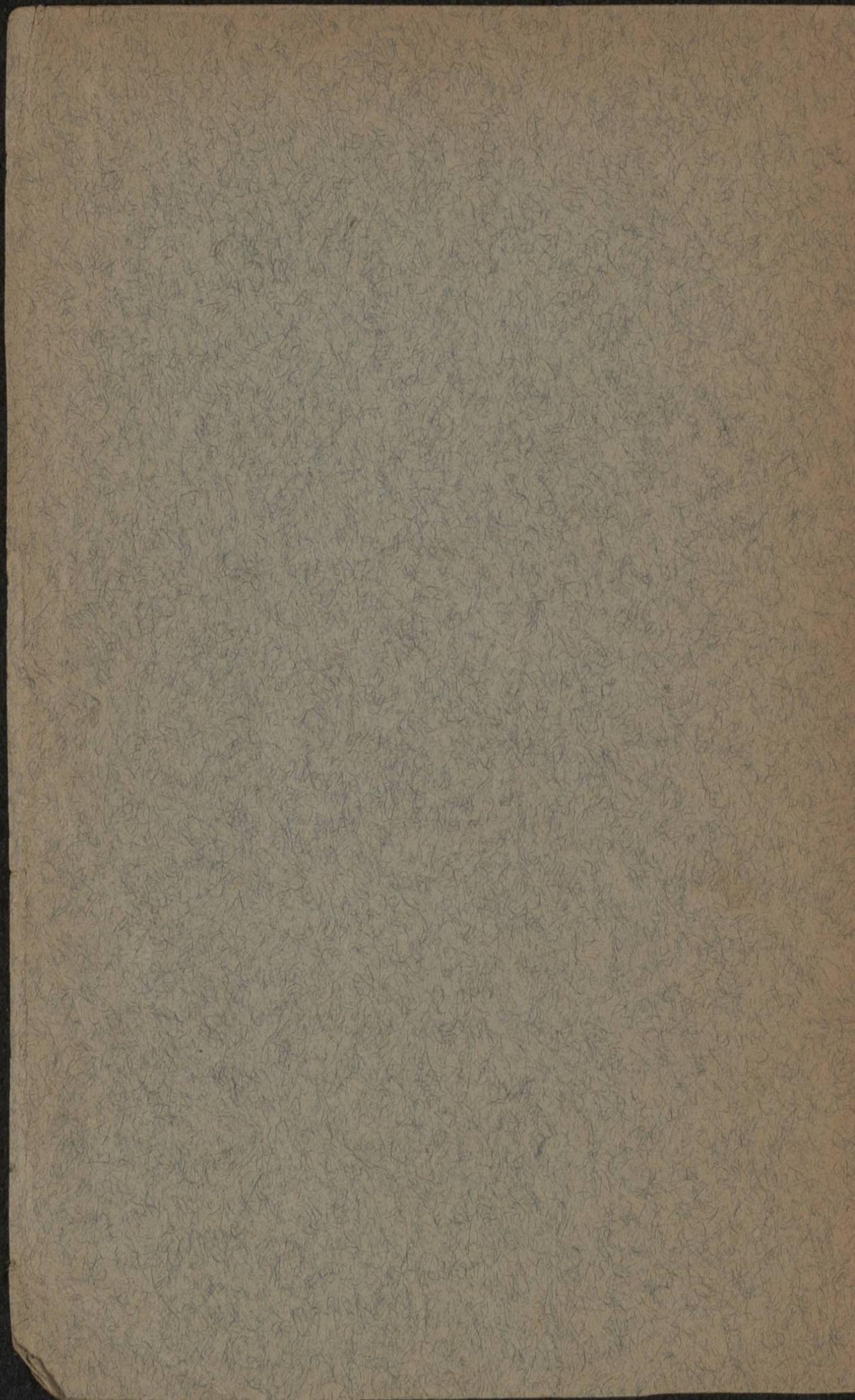




MAURICE  
DES OMBIAUX

HISTORIETTES  
DE  
WALLONIE



ML  
A  
3051

MAURICE DES OMBIAUX

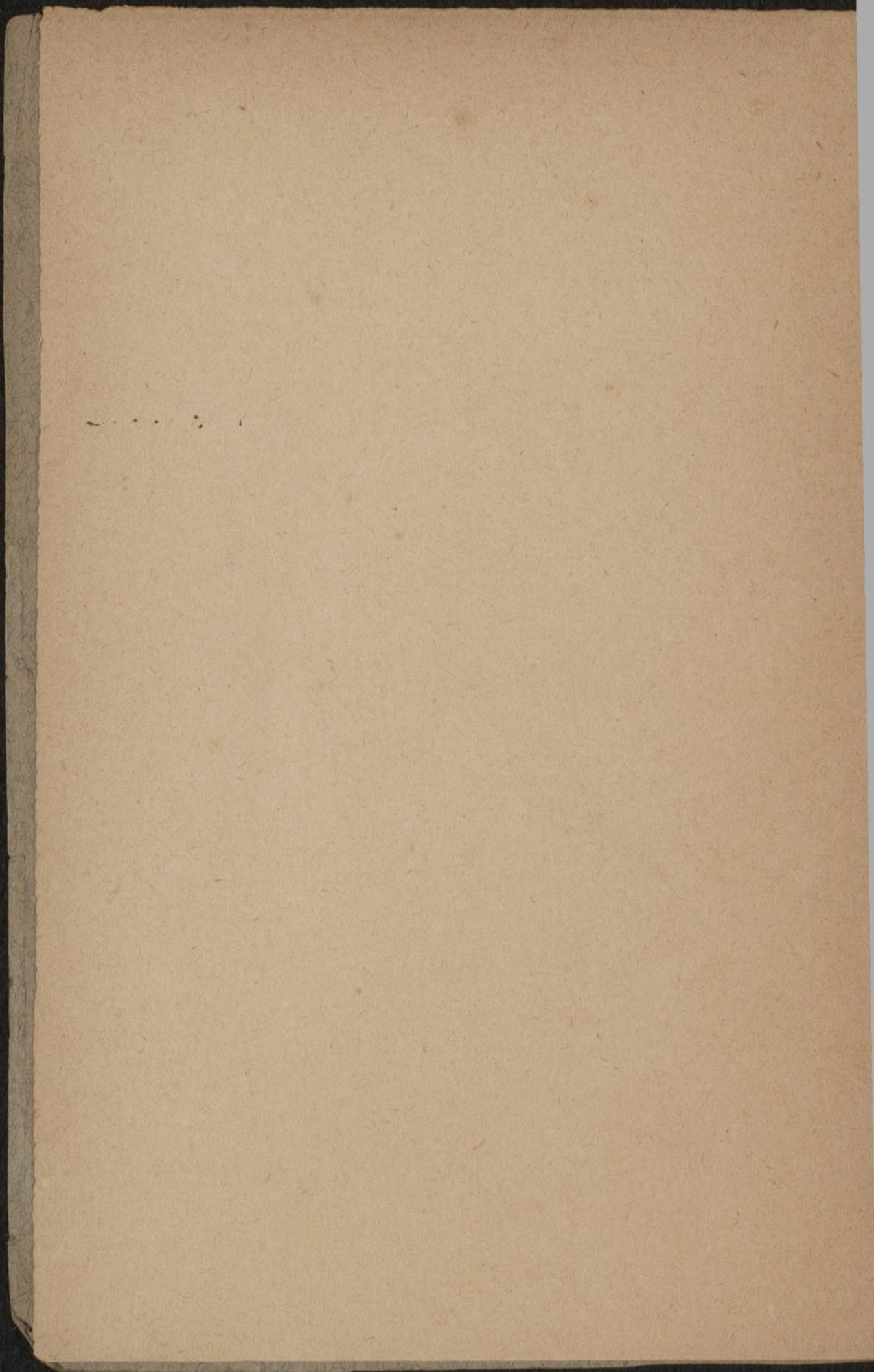
# Historiettes De Wallonie

(UN DIXAIN)



CHARLEROI

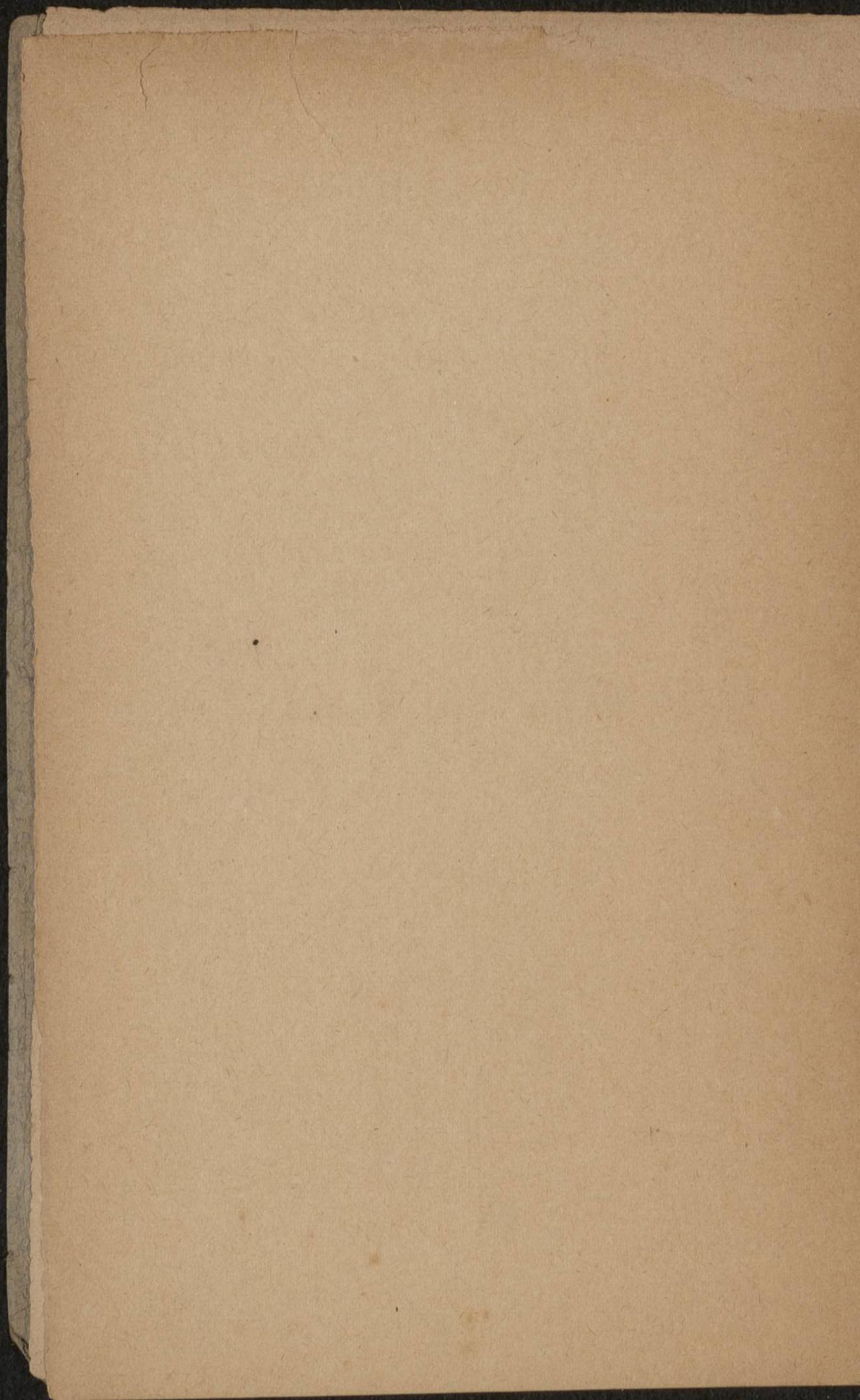
—  
DÉSIRÉ HALLET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
3, RUE CHARLES II (MONTAGNE)



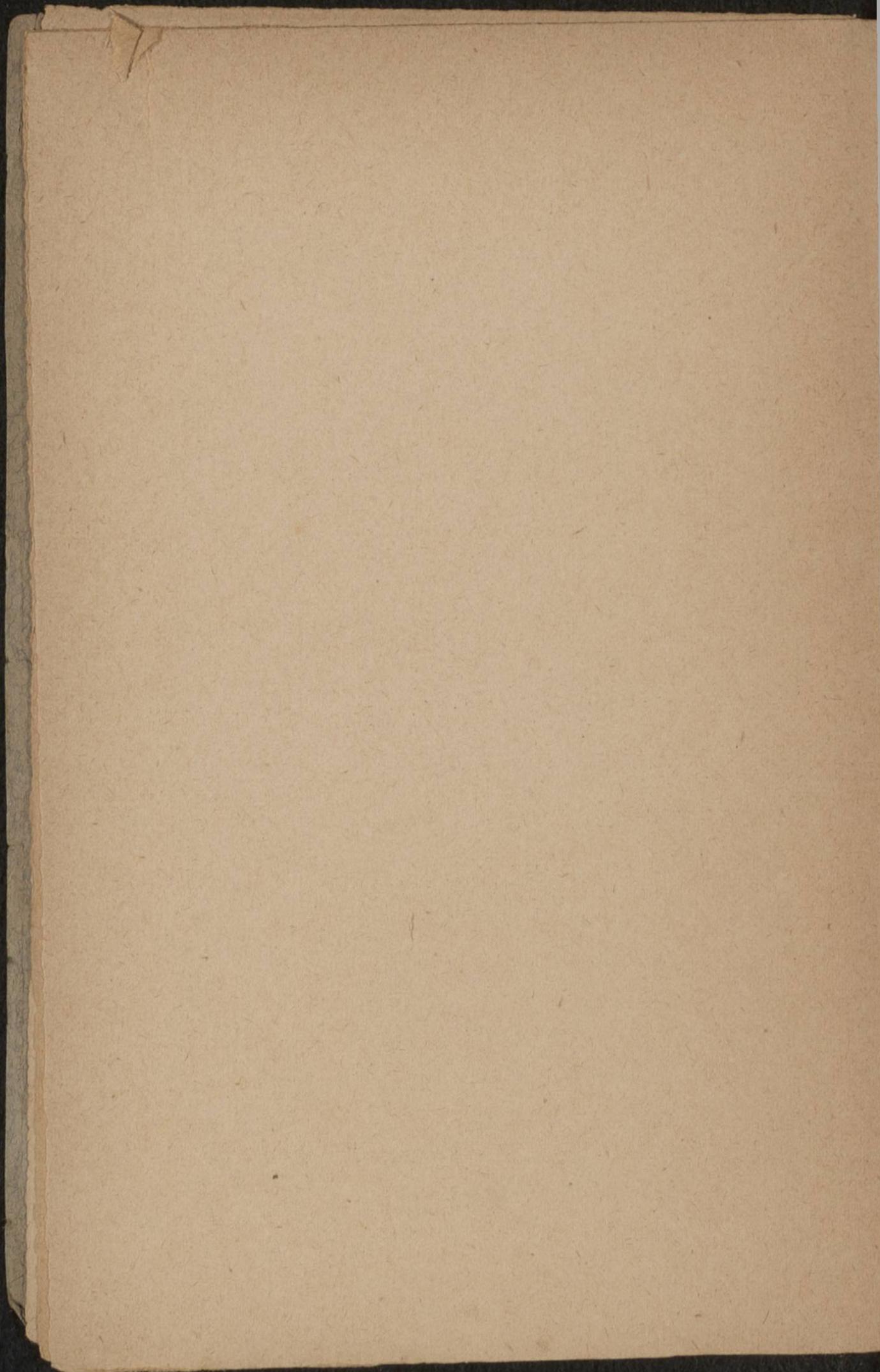
A Charles Dulait  
ce déjeuner de printemps  
En toute cordialité

M. Desobry

**HISTORIETTES DE WALLONIE**



LE MÉCANICIEN



## LE MÉCANICIEN

---

Après avoir mangé le chateau de pain et le morceau de lard que contenait sa malette bleue, bu un coup à la gourde de fer blanc, et tapé sur son ventre en signe de satisfaction, Jules Hurteaux s'était mis en devoir d'astiquer sa machine. Il prit ses chiffons noirs et la frotta, tout en sifflotant l'air de l'*Internationale*. C'était une locomotive haute sur roue, puissante, massive et trapue, à courte cheminée, qui devait s'atteler, l'après-midi, à l'express de Paris-Cologne. Elle se reposait sur la voie de garage,

à côté du grand bras de pompe dont le tuyau mobile, en toile imperméable, pendait comme une loque informe, si énorme qu'il eût paru impossible de la faire sortir de sa torpeur.

Jules en palpait les parois, les lissait, les faisait reluire, introduisait, au moyen de la burette au long bec, de l'huile dans les engrenages.

Ayant enlevé la crasse et la poussière et vu, d'un œil satisfait, que sa machine commençait à prendre une mine coquette, il se mit à chantonner en bon Namurois des bords de la Sambre qu'il était :

*Elle aurèt li bia bouquet,*  
*Elle aurèt li-i bia bouquet*  
*Li bia bouquet.*

Il en fit le tour pour s'assurer qu'elle était bien nettoyée, que toute tache avait disparu, qu'elle était aussi propre, aussi accorte qu'une bauchelle qui va à la ducasse pour chercher un galant.

— T'es une belle machine tout de même, lui dit-il en voyant briller les cuivres et les aciers dans le soleil, n'en a pas beaucoup de pareilles à toi, ma frisée !

Des trains légers déversaient dans la gare des Guillemins les contadins chargés de paniers et des commères au caquet sonore. D'autres en emportaient vers les banlieues par les vallées de l'Ourthe et de la Vesdre, mais notre homme ne les apercevait point. Tout à son travail, tout à sa belle, il ne répondait que par de brèves apostrophes aux quolibets que lui adressaient les ouvriers en passant près de lui.

C'est qu'il l'aimait, sa machine ! Et elle le lui rendait bien ! Elle obéissait à sa main avec une docilité admirable, s'ébrouait, accélérait sa marche, filait comme une flèche, modérait son allure et stoppait à la moindre indication de ses doigts. Tout à l'heure, sous une pression légère, elle partirait dans le

vent et l'espace, franchirait rivières, canaux et campagnes, si vite que les paysans occupés aux labours n'apercevraient même point les carreaux des wagons.

Il la fit boire. L'eau tombait à flots en ses larges flancs. La goulue ! Elle aurait séché un torrent !

Alors, il regarda dans son ventre énorme et attisa le feu qui couvait. Bientôt, elle fut sous pression. Un tour de manivelle, et elle s'avança, lente, balourde, comme gênée de sa masse, ainsi qu'un hyppopotame qui s'ébroue, découvrant un gros tas de cendres qu'elle avait laissé choir sous elle. Jules Hurteaux l'arrêta un peu plus loin.

Alors, tranquille, n'ayant plus qu'à attendre, il but un coup au bidon de métal blanc, bourra sa pipe, l'alluma, et s'assit sur le marche-pied.

A ce moment on vit apparaître le képi rouge sous lequel les pans de la redingote du chef de gare s'agitaient

tumultueusement. Tout autour, des sous-chefs s'empressèrent, puis des cris retentirent. Des ordres et des contre-ordres se succédèrent avec rapidité. On s'affolait. Hurteaux s'approcha.

— Sauve qui peut, s'écriait-on de tous côtés.

Le mécanicien saisissant des bribes de phrases qui voltigeaient à droite et à gauche comprit de quoi il s'agissait. Le chef de la gare d'Ans venait de télégraphier qu'une rame de wagons s'était détachée et descendait vers Liège. L'alarme était donnée !

Les fonctionnaires perdaient la tête devant l'imminence d'une catastrophe. Où arriverait-elle ? Dans la gare ? Un peu plus loin ? En tous cas on ne voyait pas la possibilité de l'éviter.

— Si les wagons pouvaient dérailler avant d'arriver ici, disait le chef en ramant ses bras, il n'y aurait que du dégât matériel ! Mon Dieu, que va-t-il arriver ?

— Je m'en charge, cria Hurteaux, à qui personne n'avait prêté attention. Je pars avec ma locomotive.

Le chef de gare le regarda comme si la Providence même lui apparaissait sous l'aspect du machiniste, tandis que les sous-chefs se partageaient en deux camps : les enthousiastes et les sceptiques.

— Vous êtes un brave, cria-t-on à Hurteaux.

Déjà il faisait jouer la manivelle pour envoyer la vapeur dans la boîte du piston.

— Bonne chance et à la grâce de Dieu, lui dit son supérieur, avec un geste de désespéré.

— Chef, je vous confie ma femme et mes enfants, jeta Hurteaux du haut de sa machine qui partait.

— C'est entendu. Comptez sur moi, vous êtes un brave.

Un sanglot accompagna ces paroles.

Tous les gens de la gare suivirent

avec une attention pleine d'angoisse la bête massive qui roulait maintenant sur les rails, légère et silencieuse. On la vit gravir allègrement la colline, superbe de force agile, sûre d'elle-même, et disparaître au tournant de Haut-Pré.

On attendit fièvreusement.

Jules Hurteaux montait toujours. Il perçut d'abord un bruit sourd, au loin. Vite, la rumeur grandit, grandit, devint vacarme, et ce fut comme si l'on agitait des cailloux dans une casserole. Dans la tranchée, l'écho se faisait assourdissant.

Le mécanicien arrêta la locomotive et attendit. Bientôt ce fut comme le fracas d'un cataclysme qui descendait les hauteurs. Le convoi débouchait du coude de Montegnée. Hurteaux, attentif, manœuvra le levier, et la machine redescendit. La rame arrivait à toute vitesse. Il lui laissa gagner du terrain sur lui, mais seulement peu à peu,

réglant sa marche d'après celle des wagons révoltés. A plusieurs reprises sa locomotive faillit se laisser toucher, mais chaque fois, il esquiva le coup. On eut dit qu'il jouait. Enfin, il jugea que le moment décisif était venu ; une joie un peu folle brillait dans ses yeux ; il s'arcbuta aux parois de fer pour amortir la secousse. Le choc fut violent, mais, ni machine, ni wagons ne sautèrent hors des rails. C'était le salut.

— Cen'est que cela, pensa Hurteaux.

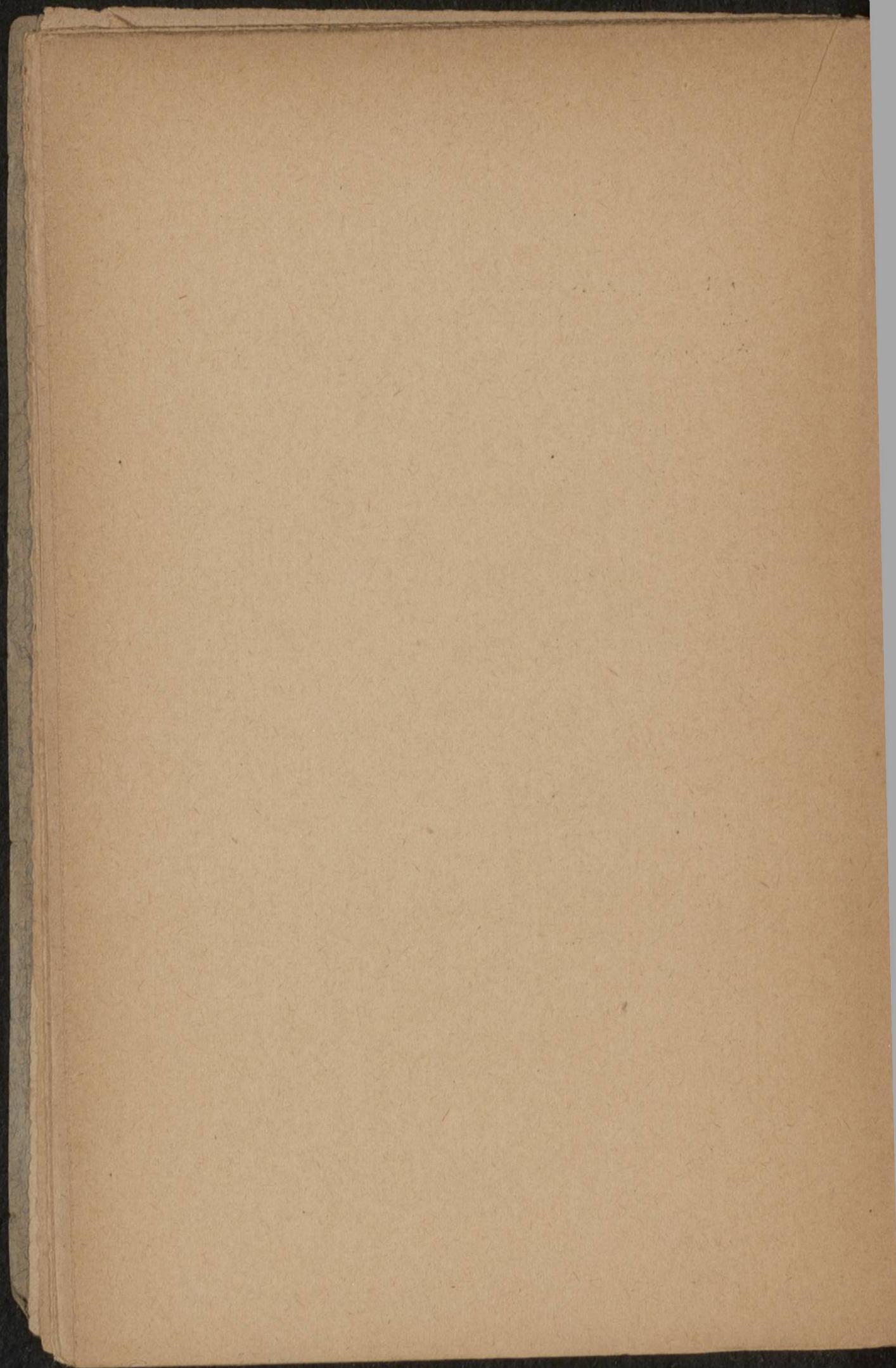
Et il éprouvait une sorte de déception que ce fût déjà fini, le danger. Car maintenant, il n'y avait plus qu'à serrer le frein et à modérer peu à peu l'allure du convoi. C'est ce qu'il fit ; il traversa la gare de Haut-Pré à vitesse à peu près normale, arriva en vue des Guillemins à petite vitesse et s'arrêta au bas de la côte à l'émerveillement de de tous les employés.

Aussitôt une autre machine gara les wagons pacifiés, pendant qu'on télégra-

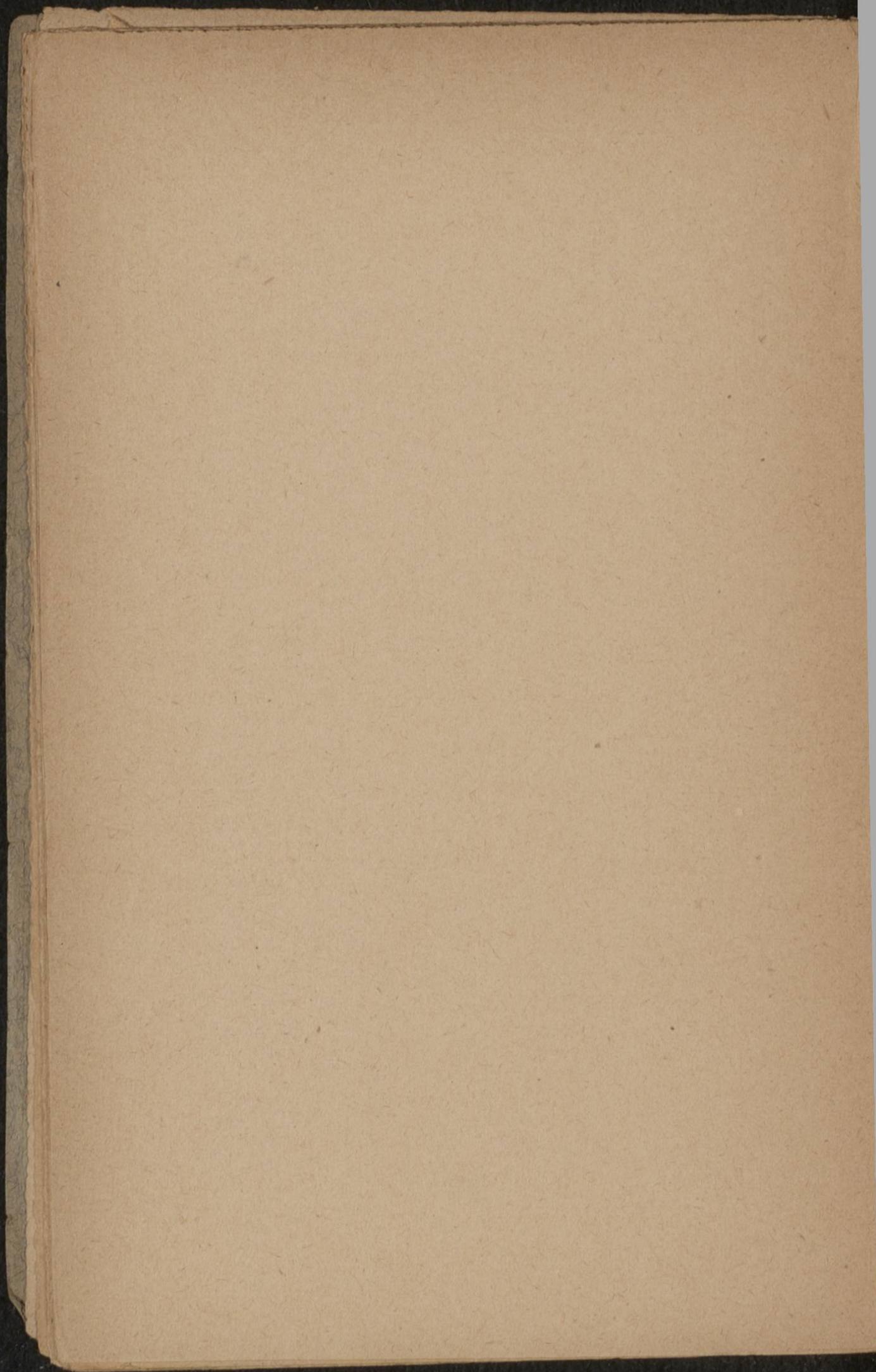
phiait l'heureuse issue de l'incident aux gares proches et qu'on faisait marcher les signaux pour faire avancer les trains qui attendaient.

On se précipitait vers Hurteaux. Le chef voulait le remercier devant le personnel assemblé. Mais Jules, effrayé à l'idée de s'entendre adresser un discours, prétextait qu'il devait vérifier les boulons de sa machine. Il dut néanmoins se laisser serrer la main par tous les fonctionnaires. L'express de Cologne arriva à point pour le délivrer de ces félicitations qui lui causaient un malaise extrême. Quand retentit le sifflet du départ, il soupira, soulagé d'un grand poids, ouvrit la vapeur et se lança éperdûment dans la volupté de l'espace et du vent, là où, seulement, il se sentait vraiment vivre en toute plénitude et liberté, âme wallonne, farouche et tendre.

---



LES HIRONDELLES



# LES HIRONDELLES

---

Elles partent emportant un peu de notre âme, comme toujours. Elles partent avec la joie des vacances, avec l'illusion de liberté que nous donne cette époque bénie où nous retournons vers la nature.

Elles partent et nous revenons, pleins de la nostalgie du soleil et des grands horizons, imprégnés de la mélancolie de l'automne. Mon Dieu ! que nous avons de peine à nous arracher à l'adieu des choses qui vont finir !

Les vacances nous améliorent. Elles réparent les ravages causés par les

veilles, elles fortifient nos muscles et nous débarrassent l'esprit des préoccupations vaines. Elles sont lénitives et bienfaisantes pour le corps, rectifient nos sentiments et les affinent, et rendent notre conscience plus sensible aux voix de notre race qui, du fond des âges, nous murmurent d'éternelles et très simples vérités. Aux champs, nous entrevoyons la façon dont il faudrait vivre, l'âpreté de la vie des villes disparaît au voisinage des grandes forces naturelles, le cerveau apaisé éloigne les monstres. A la campagne, il y a place pour tout le monde, on prend contact davantage avec ses semblables, le cœur s'humanise. Et l'on s'en revient plus courageux pour accomplir la tâche quotidienne, malgré l'« à quoi bon », le redoutable et dissolvant « à quoi bon » que les philosophies modernes ont déposé dans notre esprit, en oubliant mais pas pour longtemps, hélas ! que l'homme est un loup pour l'homme.

Maintenant ce sont les feuilles mortes qui commencent à voltiger, à tourner, à danser et à filer le long des routes, chassées par les bourrasques. Les hirondelles sont parties. Depuis des semaines, elles se rassemblaient le matin, voletant folâtres, capricieuses, autour des vieux toits et des fournils de ce petit village d'Ardenne dont les maisons, grises de pierre et mauves d'ardoise, montent avec la route jusqu'au sommet de la colline. Elles emplissaient l'air de leurs zigzags joyeux, tournaient, partaient, battaient des ailes, virevoltaient, s'arrêtaient un instant contre un pignon, repartaient comme une flèche, se disséminaient pour se grouper encore, tout en poussant leurs petits cris ingénus et remplissant l'air d'un assourdissant ramage.

Que se disaient-elles ? Célébraient-elles ainsi la beauté du jour ? Qui sait ! Peut-être les anciennes parlaient-elles à celles qui étaient nées chez nous,

pendant la saison, de lointains voyages, de vieux nids sous de vieux toits branlants, là-bas, dans les contrées chaudes. Elles se consolait peut-être d'avance de la peine qu'on éprouve en quittant la douce demeure maternelle. Elles leur promettaient d'y revenir l'an prochain, dans un beau rayon d'or du soleil printanier.

Puis, après ces conciliabules, au lieu de se disperser dans les champs, au bord de la rivière, elles s'alignaient sur le faite des toits ou le long des gouttières. En bas, dans la vallée, on en voyait des myriades sur les fils télégraphiques qui ployaient sous leur nombre.

Elles se reposaient peut-être avant d'entreprendre le long voyage. Elles aussi semblaient être en proie à la mélancolie des départs et des adieux.

Un matin de ciel bleu où le vent sûret du Nord arrivait par une échancre de montagnes, elles se rassem-

blèrent une dernière fois, firent leurs adieux aux vieux toits, aux vieux murs, aux gouttières, aux linteaux des fenêtres, aux solives des étables, aux fournils qui les avaient abritées. Quelques-unes étaient allées à la recherche des retardataires ; celles-ci étant arrivées, toute la bande prit son essor vers d'autres cieux, pour d'autres amours !

Nous aimons les hirondelles. Nos croyances populaires les protègent.

Dans notre contrée, on dit depuis tous temps aux enfants que c'est un péché de détruire les hirondelles. Elles sont sacrées parce que, selon la légende, quand les soldats païens posèrent la couronne d'épines sur le front du Christ, les légères, bonnes et douces hirondelles, enlevèrent avec leur bec les épines qui déchiraient le front du Dieu supplicié.

Le folklore nous apprend aussi pourquoi l'hirondelle a la queue fendue. Le petit roitelet, porteur du feu, vole-

tait dans l'air. Une braise enflammée s'échappa de son bec et tomba sur la queue de la messagère du printemps, la séparant en deux parties.

Le bonheur viendra sous le toit auquel elles accrochent leur nid.

Autrefois, quand le paysan les retrouvait, fidèles à son toit, il invitait ses voisins et amis à venir boire le vin qui réjouit les cœurs.

Les hirondelles nous indiquent le temps. Quand nous les voyons voler très haut dans le ciel, nous sommes assurés qu'il fera beau. Si elles rasant la surface de l'eau, saisissant au vol les insectes qui taquinent l'étang, c'est la pluie qui nous menace.

Leurs cris joyeux encourageant les bourgeons timides à éclore, ils ont la couleur de la verdure naissante.

Au profit de l'hirondelle, les croyances ont triomphé de l'utilitarisme. On avait fait la chasse à l'hirondelle, parce que sa chair est délicate et que son

plumage garnit fort bien les chapeaux de femme.

Mais, aussitôt, les laboureurs, et avec eux tous les amants de la nature, s'employèrent pour arrêter l'extermination.

Et l'on se reprit à les respecter. Longtemps encore, notre cœur continuera de les protéger. Il est peu de croyances auxquelles nous soyons si fermement attachés.

Où vont-elles ?

Que de fois, étant enfant, me suis-je posé cette question en les regardant s'assembler par centaines sur le faite d'un vieux toit et se concerter pour le départ, tandis que dans le jardin les dahlias jetaient leurs derniers rayons d'or et de pourpre !

Je les écoutais babiller mais, hélas, je n'ai jamais pu comprendre, comme le héros Siegfried, le chant des oiseaux.

Il est vrai que jen'ai jamais, comme lui, tué de monstre !

En désespoir de cause, je m'adressais aux poètes. Ne nous apportent-ils pas toujours des consolations, de l'enthousiasme, du rêve ?

Théophile Gautier m'apprit ce que disent les hirondelles.

*L'une dit : « Oh que dans Athènes  
Il fait bon sur le vieux rempart !  
Tous les ans j'y vais et je niche  
Aux métopes du Parthénon.  
Mon nid bouche dans la corniche  
Le trou d'un boulet de canon. »*

*L'autre : « J'ai ma petite chambre  
A Smyrne, au plafond d'un café.  
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre  
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.*

*J'entre et je sors, accoutumée  
Aux blondes vapeurs des chibouchs,  
Et parmi des flots de fumée.  
Je rase turbans et tarbouchs. »*

*Celle-ci : « J'habite un triglyphe  
Au fronton d'un temple, à Balbeck.  
Je m'y suspends avec ma griffe  
Sur mes petits au large bec. »*

*Celle-là : « Voici mon adresse :  
Rhodes, palais des chevaliers ;  
Chaque hiver, ma tente s'y dresse  
Au chapiteau des noirs piliers. »*

*La cinquième : « Je ferai halte,  
Car l'âge m'alourdit un peu,  
Aux blanches terrasses de Malte,  
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »*

*La sixième : « Qu'on est à l'aise  
Au Caire, en haut des minarets !  
J'empâte un ornement de glaise,  
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »*

*« A la seconde cataracte,  
Fait la dernière, j'ai mon nid ;  
J'en ai noté la place exacte,  
Dans le pschent d'un roi de granit. »*

*Toutes : « Demain combien de lieues  
Auront filé sous notre essaim,*

*Plaines brunes, pics blancs, mer bleues  
Brodant d'écume leur bassin ! »*

Quand je les voyais partir, je  
m'écriais aussi :

*Des ailes ! des ailes ! des ailes !  
Comme dans le chant de Ruckert,  
Pour voler, là-bas avec elles  
Au soleil d'or, au printemps vert !*

Une année, quelques-unes d'entre  
elles avaient fait leur nid contre le  
mur du fournil sous la gouttière  
qui recueille l'eau du toit d'ardoises.

Bientôt je remarquai que Mistigris,  
le chat de la maison, les guettait. Il  
passait par la lucarne et sur les ardoi-  
ses, puis faisait semblant de dormir au  
bon soleil. En réalité ses yeux s'aigui-  
saient sous ses paupières mi-closes, car  
il attendait le retour d'une hirondelle.  
Sitôt qu'elle avait réintégré sa demeure,  
il passait la patte par l'étroite ouver-

ture du nid, attrapait l'oiselle et la croquait.

Je le suivis sur le toit et le saisis au moment où son abominable ruse venait encore une fois de réussir. Mais il dût lâcher prise et s'enfuir après avoir reçu une volée de coups. La bestiole était légèrement blessée. Blottie dans le creux de ma main, je la rassurai, je la caressai.

Je la gardai tant qu'elle fût remise de son émoi.

— Oiseau joli, d'où viens-tu? Où t'en vas-tu? lui disai-je en lustrant son plumage aux reflets de saphir.

Cette fois les vers de Théophile Gautier ne me suffirent plus. L'occasion était trop belle de réaliser une idée qui m'était venue depuis quelques jours ; je lui mis à la patte, avec un anneau de pigeon voyageur, un petit papier avec cette inscription : « Passé l'été à B..., où séjournera-t-elle l'hiver ? »

Je lui rendis alors la liberté et m'oc-

cupai de protéger le nid contre les convoitises du chat.

Je voyais l'hirondelle tous les jours. Tous les jours je suivais ses ébats gracieux, ses zig-zags, ses vols plongeants dans les airs. Elle était facilement reconnaissable au petit bourrelet de caoutchouc qu'elle portait à la patte et dont elle n'était pas embarrassée. D'ailleurs, il me semblait que, dès qu'elle m'apercevait, elle poussait un petit cri pour me remercier de mes bons offices.

Elle partit avec ses sœurs aux premières bourrasques, quand, seuls, les soucis d'or survivaient de la splendeur du jardin.

Je la revis au printemps. Elle vint frapper à ma vitre comme pour m'annoncer son retour. Je la reconnus à l'anneau. Elle revenait au même nid où elle avait failli périr. Une tendresse inexprimable gonfla mon cœur.

Elle aussi me reconnaissait, car c'étaient bien des cris d'allégresse

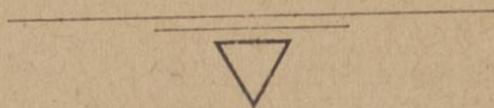
qu'elle faisait entendre, en voletant autour de moi ; elle était heureuse de me revoir. On eût dit qu'elle m'apportait un message ; je la pris avec infiniment de précaution comme elle venait de rentrer au nid. Allais-je trouver une réponse à ma demande ? Mon cœur battait très fort.

Elle ne se montra pas effarouchée. Je la délivrai de l'anneau et retrouvai mon inscription sous laquelle je lus : « Séville Janvier 1884 » ! Une âme sœur avait eu, là-bas, bien loin, la même pensée que moi et m'avait répondu. J'en rêvai pendant tout l'été. Avant le départ, je remis l'anneau à l'hirondelle avec cette inscription : « Qui êtes vous frère ou sœur de Séville ? »

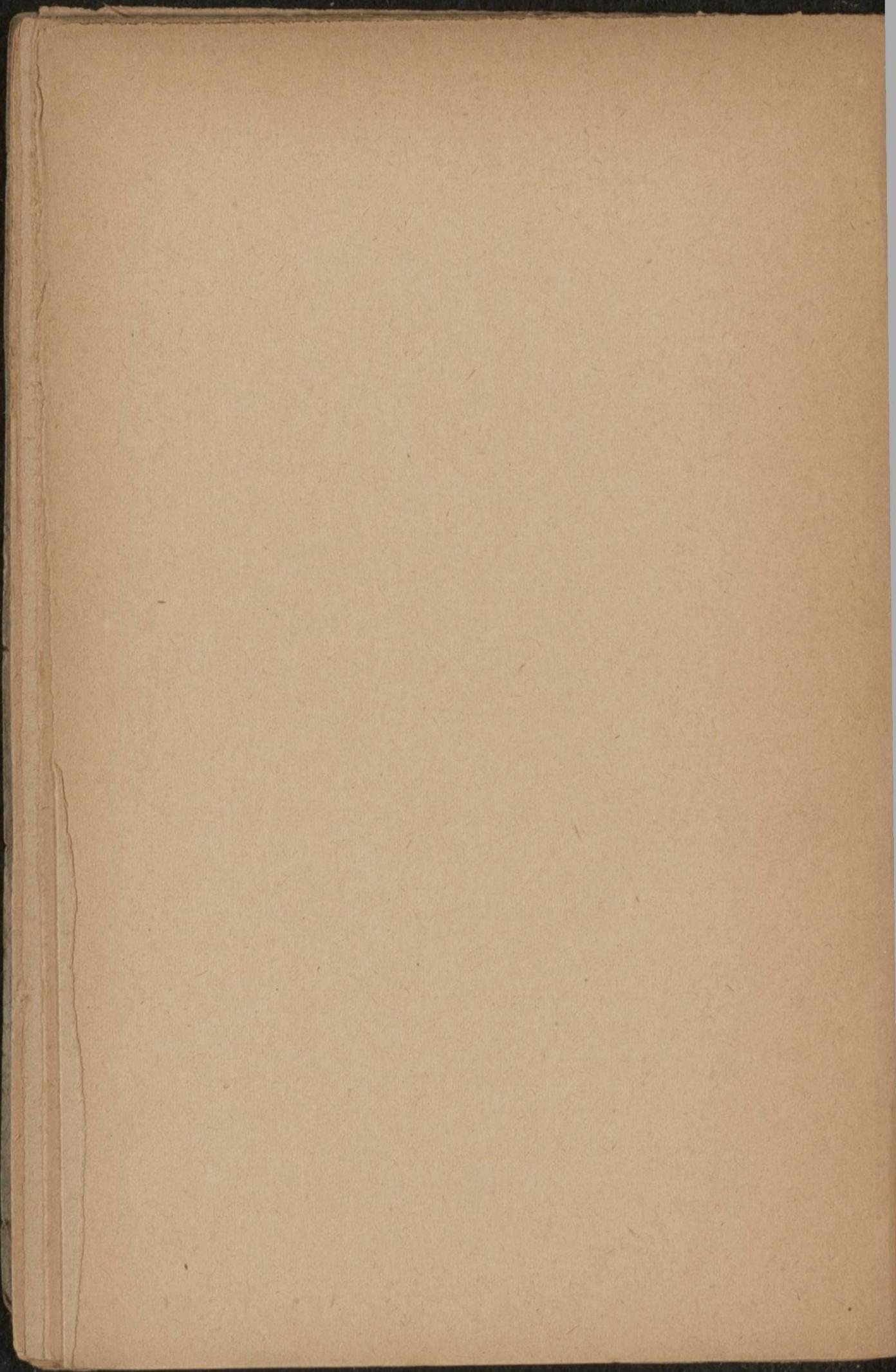
Mais la bestiole ne revint plus. J'ai pensé souvent à ce frère ou cette sœur de rêve.

Il est ainsi de par le monde des âmes qui nous aimeraient et que nous aime-

rions, et que nous ne connaissons peut-être jamais!



AU MOUTON NOIR



## AU MOUTON NOIR

---

— L'empereur Joseph II n'était pas un méchant homme, disait un des vieux de la Joncquièrre. La preuve, c'est qu'il a reçu trois Borains qui lui portaient les réclamations de leurs compatriotes au sujet du travail dans les houillères et qu'il a fumé avec eux une pipe de tabac d'Obourg. Ce n'est pas de nos jours que l'on rencontre une telle simplicité chez les chefs d'Etat.

— Voire ! répondit le Blanc. Notre Roi, quand il était duc de Brabant, arrivait à Charleroi pour assister au championnat du Jeu de Balle. Il s'as-

seyait au banc des experts, se mêlait à la foule et trinquait avec les joueurs. En 50 et des, il voulut voir la lutte décisive entre les frères Thibaut et les frères Gonze. Quelle cohue ! La place Verte était noire de monde ; les toits même des maisons étaient couverts de spectateurs. Le prince, comme un vieil amateur, suivit les péripéties de la joute avec beaucoup d'attention. Et l'on voyait bien que ce n'était pas par politesse, pour faire son métier d'héritier du Trône, non, il prenait un vif intérêt au spectacle.

Il s'amusait ! Quand Agénore eût chassé « outre » la dernière balle, la foule enthousiaste envahit la place ; le duc se trouva entouré par les joueurs, les houilleurs de Dampremy, du Faubourg, les verriers de Lodelinsart et de Jumet, les puddleurs de Couillet, qui poussaient des hurlements de triomphe en agitant leurs casquettes au bout de leurs bras levés. Pressé, poussé, bous-

culé, il riait de bon cœur, point gêné du tout de ces frictions un peu énergiques, mais amusé par la mine effrayée de ses guides qui ne parvenaient pas à se frayer un passage jusqu'à lui pour le dégager. Je crois même qu'il mettait malice à s'éloigner chaque fois que l'on était sur le point de l'atteindre.

— Joseph II est venu, lui aussi, à Charleroi, reprit le vieux, tandis que le chat, assis près d'un chenêt, semblait écouter la conversation, mais je ne crois pas que c'était pour voir jouer à la balle. Il voulait se mêler un peu à la vie de ses sujets, s'enquérir de leurs besoins, de leurs désirs. Peut-être les trois Borains avec qui il avait fumé une pipe de tabac d'Obourg, l'avaient-ils renseigné sur les richesses minières du Hainaut et peut-être venait-il étudier, sur place, le parti que l'on en pouvait tirer. Après avoir visité Mons, il était arrivé à Charleroi et avait élu domicile à l'Hôtel du *Grand Monarque*, où les souve-

rains avaient coutume de descendre. Cette hôtellerie, hors des murs, possédait un beau jardin. Il y faisait plus agréable que dans ceux de la place forte : *Le lion d'or* et *Les Pays-Bas*.

C'était avant la révolution brabançonne. Les remparts venaient d'être démolis sur l'ordre de l'empereur qui voulait donner à la ville le large essor qu'elle a acquis aujourd'hui.

Tous les jours, Joseph II, vêtu d'habits bourgeois, s'allait promener dans les villages avoisinants : Dampremy, Montigny-sur-Sambre, la Brouchette, Lodelinsart, et s'informer des richesses minérales qu'ils contenaient.

Des ingénieurs et des seigneurs de sa Cour l'accompagnaient. Quelquefois aussi il sortait seul comme l'empereur Charles-Quint, qui fut malmené par des malandrins aux environs de Beaumont, et ne dédaignait pas d'entrer au cabaret pour y boire un verre de « saison » ; et il prenait plaisir à écouter ce

qui se disait autour de lui. On le vit même *Aux Trois Pistolets* et à *La Peine Perdue*, qui n'étaient pas trop bien famés pourtant, mais il pensait, sans doute, qu'un souverain doit tout connaître de ce qui se passe dans ses États.

De temps en temps, il prenait la patache de Stradiot qui partait de la rue Neuve, ou l'une de celles qui rayonnaient du *Mouton Noir*, excellente auberge tenue par Crame.

En revenant un jour d'une excursion à Marchienne, où il faisait réparer le pont, il sentit une si bonne odeur qui s'essorait de la cuisine de Crame qu'il s'assit à la table commune. C'était précisément jour de marché, la salle à manger était remplie de fermiers de la Thudinie, de l'Entre-Sambre-et-Meuse, du Brabant et même du pays de Liège.

Crame, selon les bonnes traditions, présidait lui-même la tablée, découpait les viandes, entraînait les clients à goin-

frer par son magnifique appétit et à boire copieusement par son exemple. Une large gaieté animait les convives, tous beaux diables bien en chair et hauts en couleur. Il n'y en avait qu'un, le voisin de droite de Joseph II, qui détonnait dans cette joviale assemblée.

Il mangeait peu, ne buvait pas et restait pensif ; il avait l'air moisi dans son accoutrement, qui ressemblait fort à celui d'un aumônier du temps passé.

On voyait, au premier abord, qu'il n'était ni roulier, ni fermier et qu'il n'appartenait pas à la terre de Brabant, non plus qu'à celle de Sambret-Meuse.

Séduit par l'air sérieux et noble de son voisin, il lui parla de la pluie, du beau temps, de la paix, de la guerre. Puis il lui confia qu'il cherchait du service.

Le souverain regarda avec étonnement ce compagnon maigrichon et minable qui voulait devenir homme de

guerre et, amusé par le contraste, le fit parler. Il s'aperçut vite que le quidam n'était point sot et raisonnait avec autant de savoir que de bon sens. L'homme lui confia qu'il s'était présenté à Versailles, mais le roi de France lui avait répondu en l'envoyant dire la messe. Evincé de ce côté, il se rendait à Vienne pour s'engager dans l'armée autrichienne.

— Qui êtes-vous ? lui dit Joseph II, qui avait gardé l'incognito.

— Je suis le prince de Savoie, dit l'autre, et je pars pour l'Autriche avec quelques recommandations que je crois efficaces.

— Je pourrais peut-être vous être utile, dit le monarque, qui se faisait passer pour ingénieur car je connais à Vienne un personnage assez important qui voit souvent l'empereur et est en fort bons termes avec ses ministres.

Il arracha une feuille de papier de son calepin, écrivit une courte lettre,

la cacheta et la remit à Eugène, qui la serra aussitôt dans son portefeuille.

Le diner fini, ils se quittèrent. Personne n'avait reconnu Joseph II. Le surlendemain le souverain reprit le chemin de Bruxelles et, peu après, celui de sa capitale.

Un jour Crame vit s'arrêter devant le *Mouton Noir* un général entouré d'un brillant état-major.

— Crame, je viens dîner avec vous, s'écria ce général.

L'aubergiste, étonné, n'en croyait pas ses oreilles, quoiqu'il eût, de l'importance de sa personne, une très haute idée.

Le prince Eugène lui commanda les meilleurs vins de sa cave et lui raconta comment, quelques années auparavant, il avait rencontré son destin en dinant au *Mouton Noir*, en compagnie de l'Empereur Joseph II.

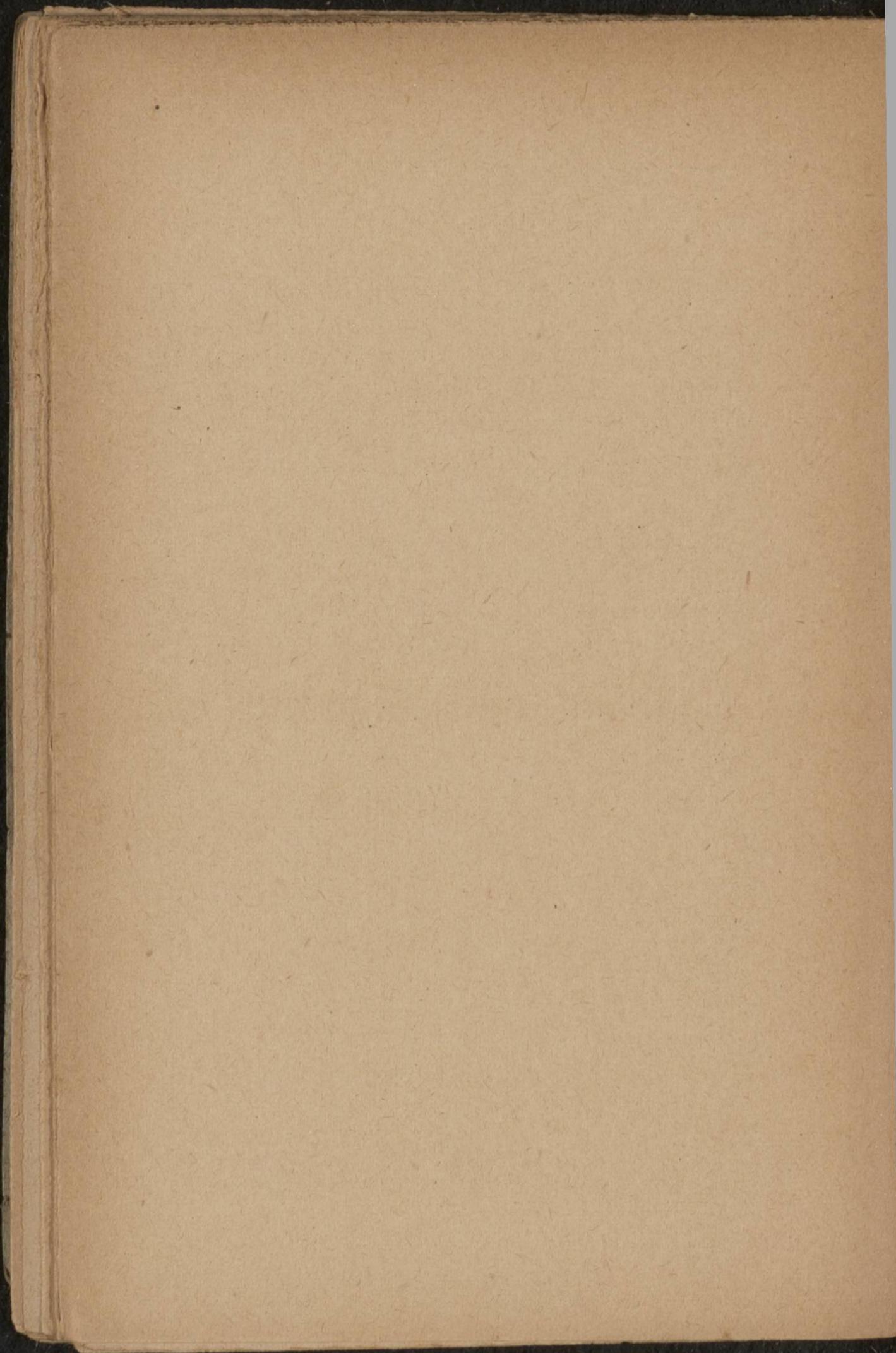
Crame émerveillé, commanda aussitôt au peintre Jourdain un grand

tableau représentant le diner des deux grands personnages.

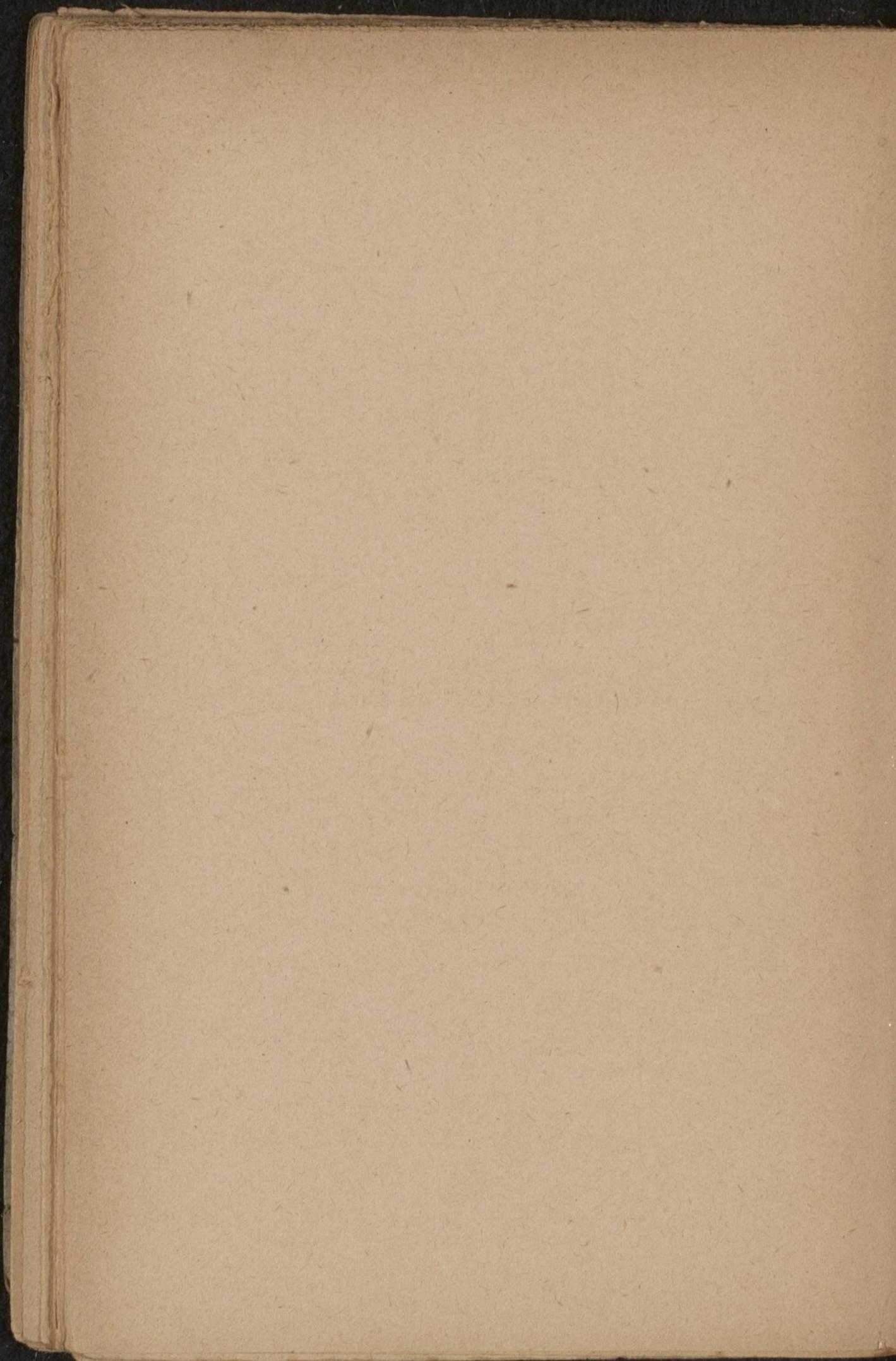
De tous les coins du pays, on vint admirer cette scène qui ornait la salle à manger de l'auberge. C'est ainsi que le *Mouton Noir* devint célèbre dans le pays. »

Le Blanc voulut à son tour parler de François II au siège de Valenciennes, de Napoléon 1<sup>er</sup> et son canari, mais tous les assistants tombaient de sommeil et ils avaient assez pour rêver, de l'histoire de Joseph, d'Eugène et du *Mouton Noir*.





LE MARTIN-GALET



## LE MARTIN-GALET

---

J'étais à peine arrivé dans cette bourgade, au bord de l'Ourthe capricieuse, pour passer avec un ami les jours de fête, que déjà les conversations des *marcatchous*, c'est ainsi qu'on appelle là-bas les pêcheurs à la ligne, se mêlaient au parfum des *dorées* que l'on retirait précisément des fours avec les jambons cuits dans la pâte. La bière moussait dans les pintes, et le péquet, légèrement ambré, luisait au creux des petits verres.

Ceux de la rive droite avaient abandonné la partie et ils étaient tous dans

un extraordinaire émoi car ils venaient de voir passer un Liégeois portant sur le dos un saumon presque aussi grand que lui et qui pesait, à ce qu'on disait, de dix-huit à vingt livres, une bête magnifique !

Cet heureux homme venait de reprendre le train de Liège, fier comme un officier de garde civique, et sans daigner donner à personne la moindre explication.

Ce qui ennuyait fort les buveurs atablés c'est qu'aucun d'eux n'avait assisté à cette prise extraordinaire.

Mais vous, Joseph, vous n'étiez pourtant pas si éloigné de lui, et vous n'avez rien vu ?

— Non, répondit Joseph, j'avais à ce moment-là un gros houtu qui tirait au fil. Il m'a bien semblé que le Liégeois l'avait dure, mais il n'a pas crié, il n'a pas appelé et comme je ne me mêle jamais des affaires des autres sans y être sollicité, je me suis occupé de mon houtu.

que j'ai laissé partir de saisissement, quand j'ai vu l'homme passer à côté de moi avec une aussi grosse bête.

— Il n'est pas possible d'attraper un poisson de cette grosseur, avec une ligne, quelle qu'elle soit. Il n'y a pas de crins qui puisse résister.

— Il a dû employer des moyens illécites.

Et l'on s'indigna.

— S'il pêchait comme tout le monde, il ne se tiendrait pas toujours à l'écart.

— Il refuse de parler de peur de se compromettre.

— C'est bizarre tout de même, que toujours c'est lui qui prend les gros saumons.

— Il doit avoir un secret.

Le vieux Caracot, qui était assis devant un « loup » de genièvre, sourit en découvrant ses canines dont l'une, presque entièrement usée, livrait passage au fin tuyau d'une pipe en terre.

C'était un ancien braconnier et il s'y connaissait en tours.

— C'est un malin, dit-il. Tel que vous l'avez vu, c'est le marcatchou le plus adroit que je connaisse.

On le questionna. Mais il se fit prier et ne consentit à parler qu'après l'absorption de quelques verres qu'on lui offrit.

— Le Liégeois braconne, fit-il, et pourtant on ne pourrait le prendre.

— Comment cela ?

— Faut savoir, Messieurs, dit-il en se tournant vers les étrangers, que, dans l'Ourthe, le saumon est le roi des poissons. Dès qu'il arrive, houtus, barbeaux, brochets et cœtera se sauvent sous les pierres et dans les joncs. Alors le saumon, aussitôt qu'il a faim, fait le mort; il reste quelquefois une demi-heure sans bouger, attendant qu'une proie passe à sa portée.

— Nous connaissons cela, Caracot, dit Gugusse.

— Ce n'est pas à vous que j'en ai, spèce de malappris, c'est à Monsieur qui ne connaît peut-être pas les habitudes du saumon.

— Continuez, Caracot.

— Donc le saumon fait le mort. Le pêcheur malin l'aperçoit; c'est le moment de jeter l'amorce.

— Nous savons cela, interrompit encore Gugusse. Ce n'est pas malin ce que tu racontes.

— Ah oué, ah! ce n'est pas malin! Eh ben! un saumon comme celui que tu as vu tout à l'heure se moque de toi comme de Collin-Tampon. Il te la gôbera, ton amorce, et l'hameçon avec, et il te brûlera la politesse en te laissant avec ta ligne en l'air et ton fil cassé!

— Alors, comment faut-il faire?

— Voilà le hic, repartit Caracot triomphant; qui est-ce qui me paie un kilomètre?

Ils furent une demi-douzaine à le lui offrir.

— Le Liégeois, né malin, continuait-il, a tout une boule d'hameçons au bout d'un très fort fil. Il met une amorce au milieu ; elle est inutile, mais ainsi il ne sort pas des prescriptions du règlement. Avec cette boule d'hameçons, il ne pêche pas, il harponne. Il la lance par-delà la bête, puis la tire. Quand le saumon se sent piqué au dos ou au flanc, il se remue et donne de la queue. Alors, il s'embroche en plusieurs endroits. Plus il essaye de s'échapper, plus il se paralyse. A la fin il ne peut plus bouger et l'homme l'amène comme il veut à la rive.

On émit quelques doutes.

— Si vous aviez bien regardé, vous auriez vu qu'il n'avait rien à la gueule, mais qu'il saignait par plusieurs endroits du corps.

Un pêcheur arriva muni d'un superbe attirail. Il s'attabla et prit part à la

conversation. On le mit au courant de l'histoire. Il tint pour la version de Caracot et il assura qu'il avait pris par ce moyen plus de cent saumons.

On le regarda avec admiration. On ne le connaissait point. Il n'était au village que depuis quelques jours, mais on avait déjà contemplé ses cannes superbes. Il les montra avec complaisance et en détailla les avantages. A l'une d'elles était adaptée une sonnerie qui marchait quand le poisson avait mordu. Il parlait d'abondance et racontait d'extraordinaires prouesses. Elles faisaient oublier le coup superbe du Liégeois.

Caracot lui-même en avait le sifflet coupé! Pourtant il saisit le moment où l'autre, assoiffé par un long discours, lampait son verre d'une haleine, pour dire:

— C'est plaisir, un homme comme Monsieur, on voit bien qu'il s'y connaît. On pourrait faire une bonne par-

tie avec lui. Vous qui avez vu et pris tant de poissons, Monsieur, avez-vous jamais pêché le martin-galet?

— Non, dit l'autre étonné. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Je le pensais bien, reprit Caracot, d'un air sérieux et candide à la fois, car c'est un poisson qu'on ne rencontre, pour ainsi dire, que dans l'Ourthe, et encore! Il est très rare. Vous en parleriez à deux lieues d'ici qu'on ne saurait pas ce que vous voulez dire.

— Comment est-il?

— Il tient du brochet et de la rousse et atteint souvent plus d'un mètre. Il doit y en avoir un en ce moment près du barrage. Mais on ne le pêche que la nuit.

Tous les consommateurs s'étaient tus. Les uns écoutaient Caracot avec avidité, les autres approuvaient de la tête.

— Comment le pêche-t-on? dit l'autre, allumé.

— Avec des lignes de fond. Tenez, avec votre canne à sonnette, ça irait tout seul.

— Voulons-nous essayer ce soir? demanda l'étranger, qui se trémoussait d'aise et d'impatience.

On fit grise mine à la proposition. Il la renouvela, se fit persuasif, offrit des verres. Caracot et ses compagnons s'interrogèrent. S'exposer à un procès-verbal et une condamnation quand l'honneur et le profit reviendraient au monsieur, ce n'était pas engageant.

— Je prends tout sur moi. Ecoutez, c'est bien simple. Nous ne placerons que ma ligne : alors, si le garde arrive, c'est moi seul qui suis le coupable.

Les autres parurent se décider.

— Mais ce n'est pas encore tout, dit Caracot, il faut l'amorce.

— Eh bien! quoi? Quelle amorce?

— Il faut du gras de jambon fraîchement cuit. Le martin-galet en est friand.

— Si ce n'est que cela, je vais en acheter. Tenez, je prendrai le jambon tout entier et nous le mangerons ensemble, si vous voulez.

Cela parut enlever les dernières résistances. Et l'on s'occupa des préparatifs. On convint qu'on placerait la ligne près du barrage et qu'on reviendrait manger le jambon au cabaret de Titine. La sonnette de la canne les avertirait si le martin-galet se décidait à mordre.

— Un poisson magnifique, disait-on, mais il est dur à prendre. Quelquefois il a fallu plusieurs heures pour l'amener à la berge.

Quand la nuit fut entièrement tombée, on alla mystérieusement placer la ligne. On l'attacha solidement. Puis on se rendit chez Titine pour y faire bombance.

Pendant ce temps le Crolé tirait le fil, l'attachait à un autre fil qui trempait dans la rivière, remettait la ligne

en place et donnait le signal à un compère caché dans un buisson de l'autre bord.

Le jambon mangé, le nouveau venu avait commandé des dorées, lorsque retentit la sonnerie. On courut à la rive en grand tumulte. Le fil se déroulait, se déroulait, faisant carillonner le timbre.

— Ça y est, dit Caracot triomphant. Vous êtes un veinard, ça n'a pas tardé !

— Ça y est, dit l'autre, tremblant d'émotion.

Il saisit la canne et se mit en devoir de noyer le poisson. Il donnait du fil, puis en reprenait. Et des deux côtés de l'Ourthe, les compagnons s'agitaient, l'encourageant. Cela dura plus d'une heure. Le pêcheur tremblait de tous ses membres. Seule, la perspective de montrer aux siens une prise dont personne n'avait jamais entendu parler dans sa ville le soutenait. Il ruis-selait comme s'il sortait de l'eau. En

vain sa gorge sèche cherchait-elle un peu de salive.

— Courage, criait Caracot, ça va bien, il commence à flancher.

On criait aussi de l'autre rive.

— Ça va bien, dit l'homme, à qui l'espoir rendait de nouvelles forces, le martin-galet ne résiste plus. Et il roula le fil sur le tourniquet.

— Nous allons chercher la barque, dirent Caracot et les compagnons du souper, car il doit être gros, l'épuisette ne suffirait pas. Et ils disparurent, tandis que le pêcheur continuait à tourner. Il n'aurait jamais cru que son fil était si long, car il arrivait toujours, toujours, jusqu'à déborder du tourniquet.

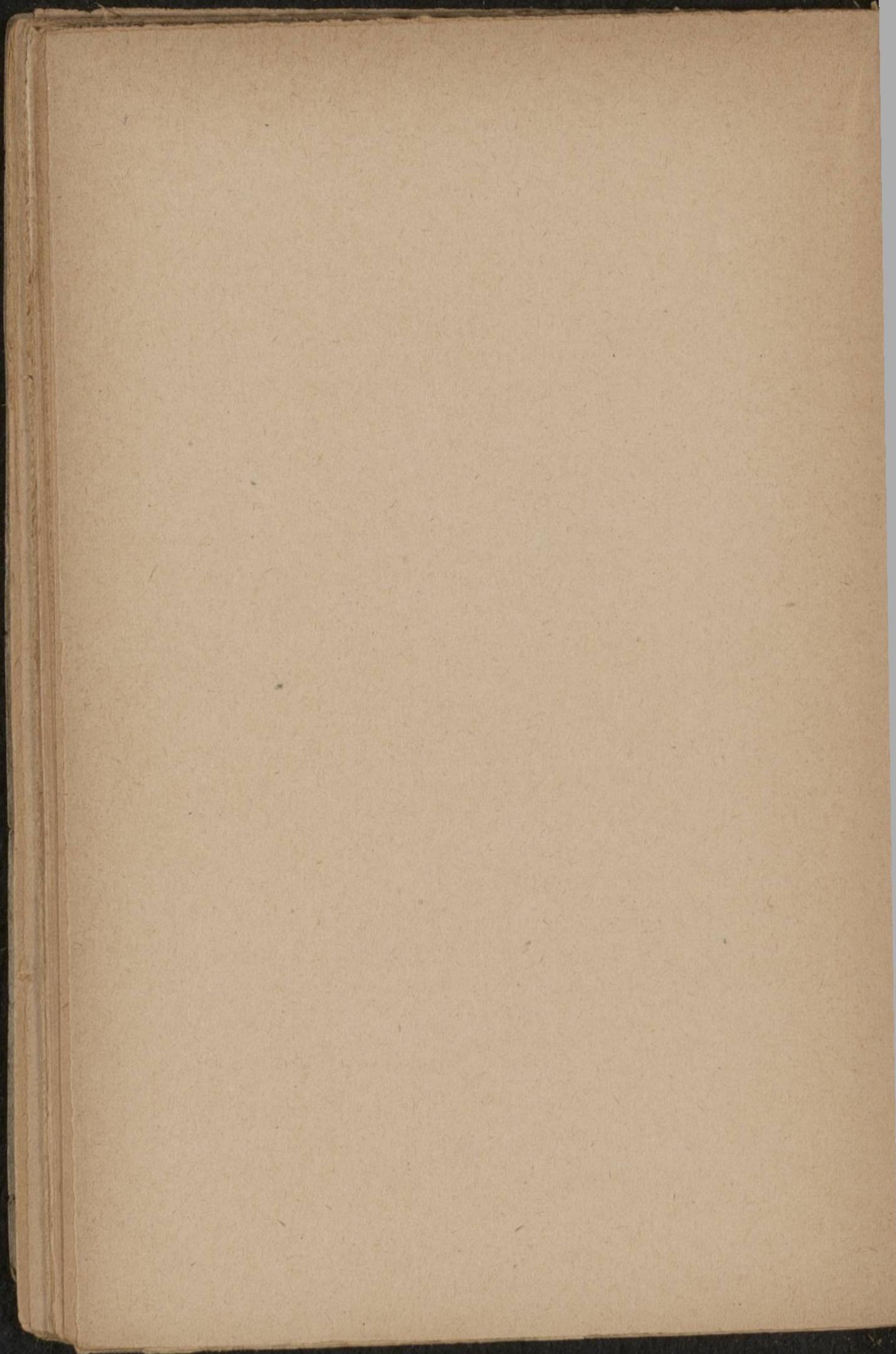
— Tirez, lui dit un passant. Ce sont sans doute les boyaux du martin-galet que vous déroulez. Ayez bon courage. Ça dure quelquefois longtemps.

Il suait d'angoisse. Enfin il arriva au bout de la ficelle. De poisson point. Il resta stupide pendant quelques ins-

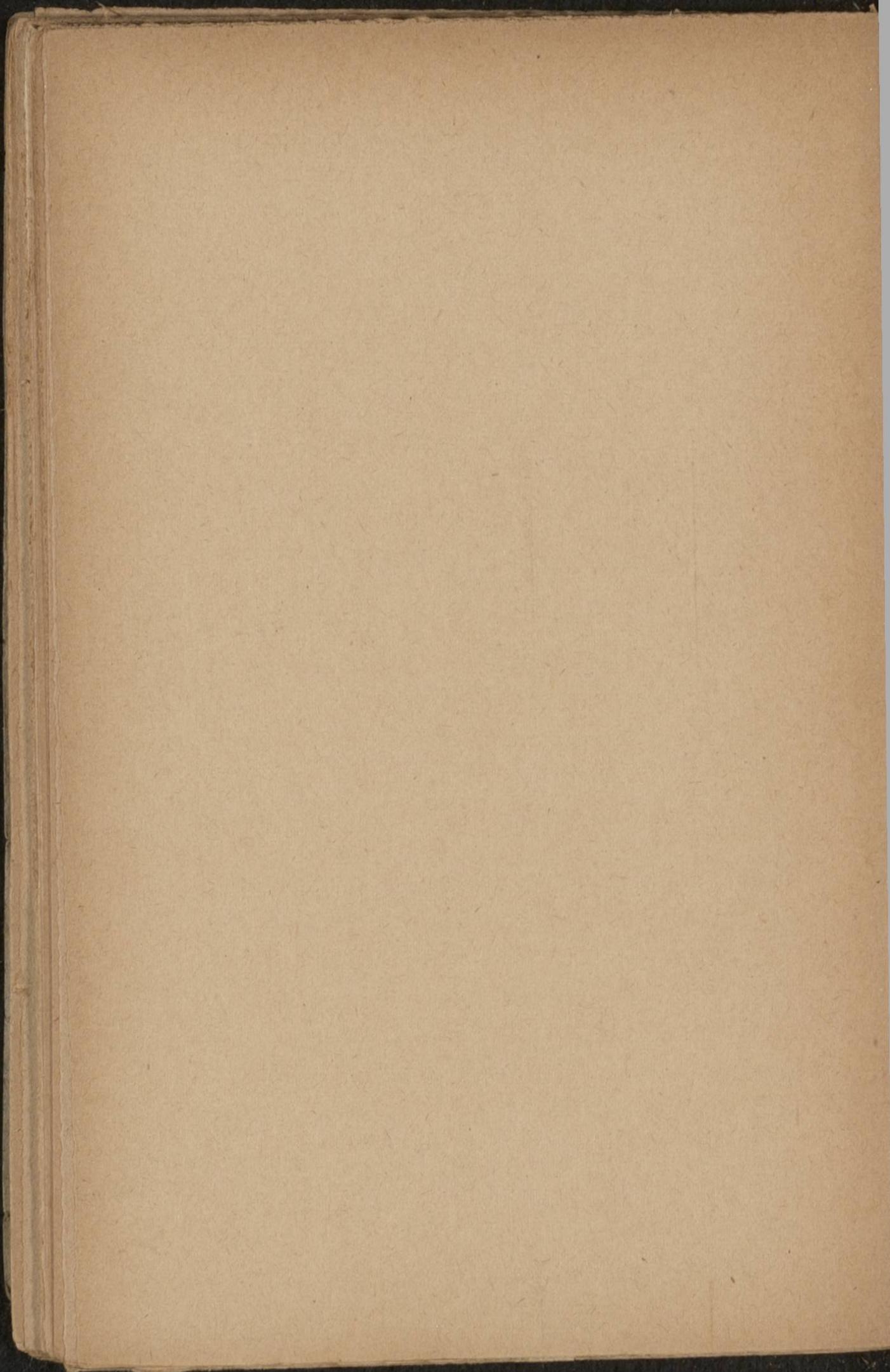
tants avant de comprendre qu'on s'était moqué de lui. Furieux, il courut chez Titine. Le cabaret était fermé. Il frappa les volets à coups de poing. Mais le garde champêtre, qui faisait sa tournée, s'avança prestement. Notre homme, craignant d'être pris, détala à travers champs, poursuivi par des rires qui sortaient des buissons.

On ne le revit pas au village. Il ne vint pas rechercher les engins qu'il y avait laissés. Le martin-galet l'avait probablement dégoûté de la pêche à la ligne.





LE CHEMINEAU



## LE CHEMINEAU

---

Nous finissions de souper. Déjà les varlets avaient réintégré l'écurie des chevaux où se trouvaient leurs lits; les servantes, à la cuisine, lavaient les assiettes. Le censier, sa femme, ses enfants et moi, nous vidions une corbeille de délicieuses pommes-framboises à la chair tendrement rosée. C'était à la ferme de la Grattière, située à un carrefour de chemins, non loin de la grand' route, à dix minutes de la petite ville. Soudain, le chien se mit à donner furieusement et avec de tels bonds que sa niche en fut soulevée. Elle retomba

plusieurs fois sur le sol avec un bruit de tambour. Mais, chose inusitée, il se calma tout à coup. Une ombre passa devant la croisée et la porte s'ouvrit. Un amas de guenilles, portant une besace, apparut dans l'encadrement de l'entrée.

Aussitôt on apporta une lampe de la cuisine. L'homme cligna des yeux, un instant ébloui par la lumière.

Nous pûmes le dévisager. Un poil d'un brun roussâtre lui montait jusqu'auprès des paupières, un gros nez s'aplatissait sur la figure, avec de gros bourrelets au lieu d'ailettes. La lèvre inférieure, complètement retroussée, ajoutait encore à la bestialité de cette tête.

Il ne nous souhaita point le bonsoir, ne nous fit point de salut, mais nous toisa insolemment.

— Il me faut à manger, dit-il.

Le fermier le regarda de travers, mais la fermière se leva incontinent et

se dirigea vers l'armoire pour tailler un chateau de pain bis.

— Et il me faudra aussi à loger, ajouta l'homme d'une voix rauque.

— Il y a de la paille sous le hangar, dans la prairie; il ne tient qu'à vous d'aller y manger votre miche et d'y dormir, répondit le fermier, sans daigner se tourner vers le vagabond, vous serez très bien là, mon ami.

Le censier n'aimait point les nomades. Personne ne les aime dans les campagnes, car ils sont comme la vermine des cultivateurs. Au bout d'une année, ils ont prélevé sur une métairie de quoi nourrir deux gorets, quand ils n'ont pas dérobé quelques volailles par dessus le marché. Mais mon parent les avait particulièrement dans le nez. Il avait la manie de leur offrir du travail. Tout le monde sait que le chemineau est aussi peu fait pour travailler que le bœuf pour danser à la corde; cependant cette idée si simple n'avait jamais

pu pénétrer dans la caboche du fermier de la Grattière, à moins qu'il n'agît de la sorte pour se débarrasser de ces hôtes importuns, car, lorsqu'il leur parlait d'aider ses gens à faire la moisson, ils filaient rapidement, ne tenant pas à continuer l'entretien; on les voyait partir en traînant la jambe et en s'appuyant d'une main ferme au pied de frêne. Je crois pourtant que le censier n'y mettait pas malice. Bien qu'il se crût très roublard et très farceur, son intelligence était plutôt en raison inverse de sa force physique, que l'on reconnaissait comme considérable dans les environs. Il chargeait avec aisance un sac de cent kilos sur les épaules, soulevait un chariot embourbé, et ses larges mains velues serraient un objet aussi solidement qu'un étai. Ces avantages incontestables ne mettaient pourtant ni suite, ni logique, dans ses raisonnements.

Cette fois, il ne cherchait pas à se

moquer de l'intrus, ni à faire de l'esprit; il ne disait que juste ce qu'il voulait répondre. Je m'étonnais de ne pas le trouver aussi loquace que d'habitude, mais je remarquai à certains tics de la bouche, du nez et des paupières, que la colère montait en lui. Le chemineau y allait vraiment avec trop de sans façon, son attitude était provocante.

Il prit la tranche que lui tendait la fermière, mais il la laissa tomber sur les dalles, quand il eut vu qu'elle était de pain gris. Il devint menaçant.

— C'est du blanc qu'il me faut, du blanc avec un morceau de lard. Vous êtes riche assez pour me donner cela. Et puis, je veux un lit, s'écria-t-il, en appliquant sur la table un coup de bâton qui fit sauter tous les verres, un bon lit comme le vôtre.

En un instant, nous fûmes tous debout. C'en était trop. Le fermier avait bondi. L'homme, saisi à la gorge,

n'avait pas eu le temps de se servir du gourdin dont il nous avait menacés. Il le lâcha pour se défendre, mais déjà il était collé au mur et tirait la langue, son adversaire le maintint de la main gauche, ouvrit la porte, le retourna et le prenant par le collet et le fondement, l'envoya rabotter le pavé de la cour. Il se précipita pour le rattraper, mais le gaillard, comme s'il eût été en caoutchouc, s'était déjà relevé et détalait à toutes jambes. Il prit un chemin de campagne pour éviter la grand'route et contourner la ville, puis disparut dans le chemin creux, bordé les buissons.

Le fermier ferma les portes, fit sa ronde et rentra. Les enfants riaient bruyamment, nerveusement, excités par la prouesse que leur père venait d'accomplir. Il fallait reconnaître que le loqueteux avait été magistralement expédié. Mais la censière était remplie d'inquiétude. Elle manifestait des craintes, que son mari essaya en vain

de calmer. Il finit par se fâcher.

— Je les attends, tous, autant qu'ils sont, s'écria-t-il. Le premier qui mettra encore le pied sur le seuil, s'en ira, la tête en avant, voir s'il y a de l'eau dans le fossé de la route.

Puis on alla se coucher.

Les jours suivants, mon hôtesse me confia ses craintes.

— Les chemineaux, me dit-elle, sont vindicatifs. Vous verrez que nous aurons du malheur. J'ai vu, sur le mur de la bergerie, des signes qui ne s'y trouvaient pas il y a huit jours. Qui sait si le vagabond de l'autre soir n'est pas revenu sur ses pas pour les inscrire dans le badigeon blanc ! On m'a dit que c'est par ce moyen qu'ils se renseignent les uns les autres.

Il y avait, en effet, des signes sur le mur de la bergerie, mais il était impossible de leur attribuer quelque sens. Je tentai de tranquilliser la pauvre femme. Elle ne voulut rien entendre.

— Non, non, répétait-elle, soyez sûr que ces signes nous menacent. Ceux qui viendront vengeront celui qui a été malmené.

Tout de même ces signes me troublaient un peu.

— Il y a un moyen bien simple, lui dis-je. Ces signes, effaçons-les.

Ce fut fait. Mais elle continuait à hocher la tête, et je ne pus lui faire entendre raison.

Je remarquai que chaque fois qu'elle apercevait un chemineau, elle allait à sa rencontre et lui donnait de l'argent à la dérobée. Le gaillard, alors, continuait son chemin.

Je quittai la ferme. A quelque temps de là, je reçus des nouvelles de mes amis. L'aîné des fils m'écrivait qu'on avait trouvé un bœuf crevé dans la prairie. Huit jours après ç'avait été une vache. Enfin, l'une des juments, prête à donner son poulain, ne bougeait quasiment plus de sa litière, sans

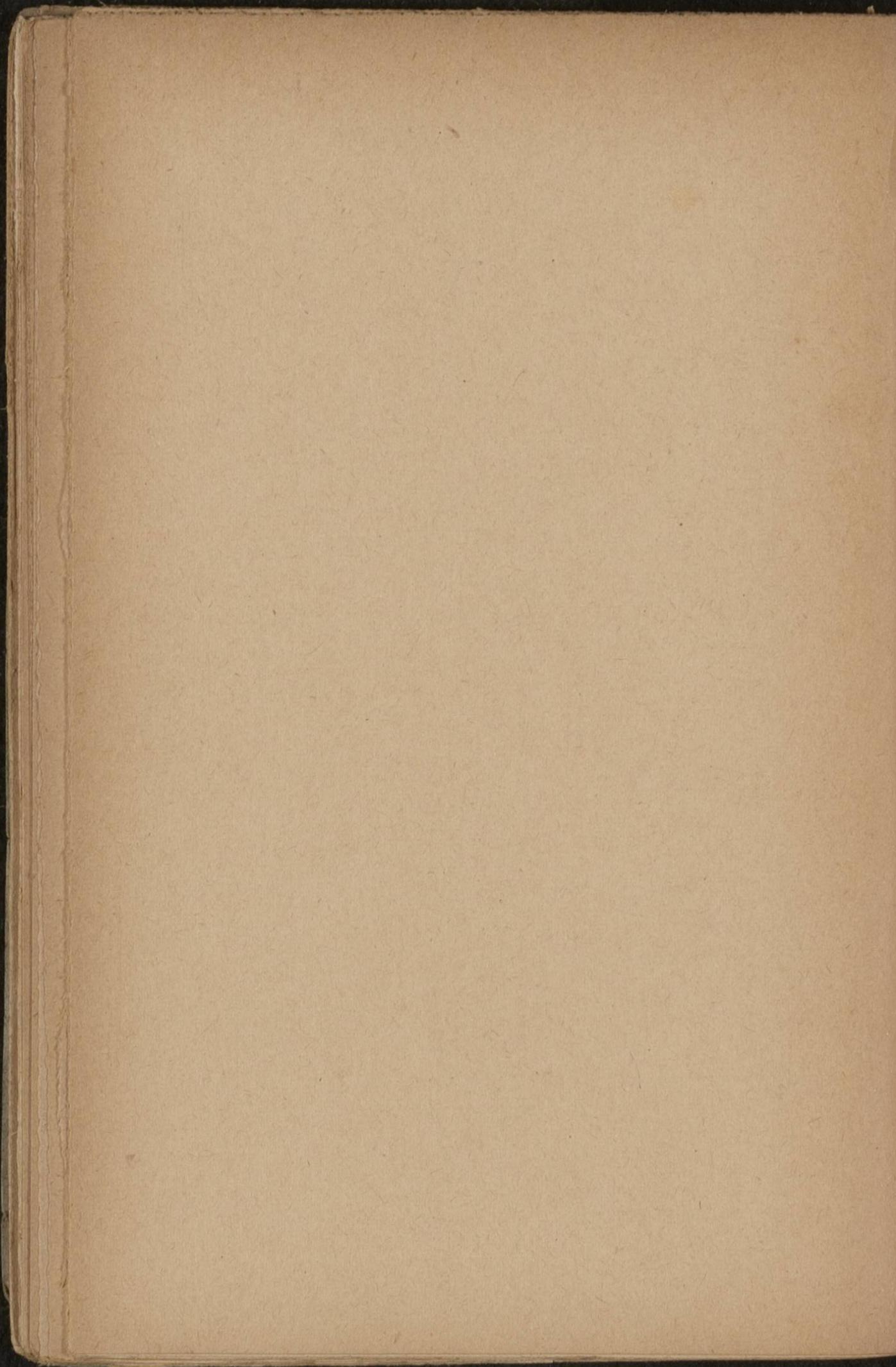
que « l'artiste » pût définir le mal dont elle souffrait.

Pendant un an, une guigne noire s'abattit sur la Grattière.

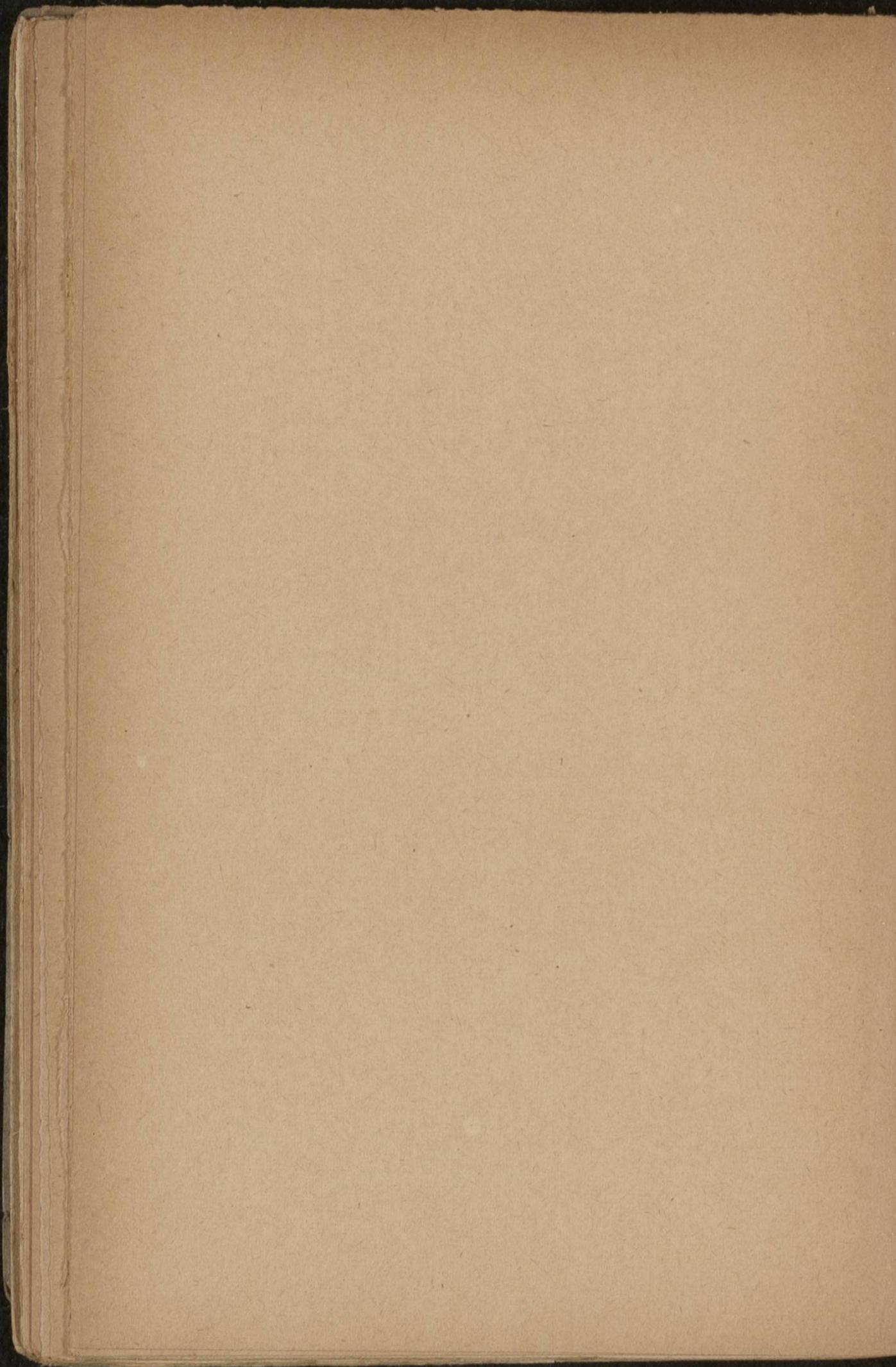
Chaque fois que je voyais la censièrè, elle me disait, dès qu'elle se trouvait seule avec moi :

— Je vous l'avais bien dit; c'est le chemineau qui se venge. Il avait sûrement mis des signes à une autre place!





UN CHASSEUR



## UN CHASSEUR

---

M. Laraut avait quitté la ville où il occupait un joli petit hôtel et exerçait la profession d'avocat, pour venir s'installer aux champs, dans un pavillon attenant à une ferme qui lui appartenait. C'était, disait-on, sa passion pour la chasse qui l'avait décidé à prendre cette résolution extrême. On ne s'en étonnait point dès qu'on l'approchait. Grand, large d'épaules, fortement moustachu, il avait l'air d'un chef gaulois du temps de Jules César, tel qu'en représentent les vignettes de nos livres classiques. Jamais, même quand il

allait dîner chez le juge de paix, le notaire ou le médecin, on ne le voyait autrement que chaussé de grosses bottes et guêtré jusqu'auprès de la rotule.

Mais ce n'était pas un Tartarin. On ne l'entendait jamais se targuer d'aucune prouesse cynégétique, tandis que le brasseur, par exemple, ennuyait le monde par ses interminables vanteries. On lui savait gré de ce que l'on prenait pour de la réserve et de la modestie.

— Les grandes passions sont silencieuses, disait-on.

Aussi passait-il pour le plus fort chasseur du pays. Pourtant, aucun villageois n'avait jamais assisté à ses exploits. Mais il parlait du gibier en connaisseur. Personne pour dissenter comme lui sur les fauves, les noires, les rousses carnassières, les puantes et le menu poil. Au cabaret, si on le mettait sur ce chapitre, il expliquait comment on reconnaît leur âge et leur sexe à l'empreinte, aux fumées et aux portées.

Et il dessinait les fumées, du bout de son bâton, dans le sable étendu sur le carrelage rouge, en formées, en trochées, ou en plateaux, comme on dit dans les traités de vénerie; mais il devenait surtout éloquent lorsqu'on répétait devant lui un cliché perpétuant quelque vieille erreur sur l'une de ses bêtes favorites.

Un soir de septembre, sur le banc du café Saint-Roch, tandis que son verre empli de « saison » mousseuse accrochait un dernier rayon du couchant, le percepteur affirma qu'il était mélancolique, parce qu'il avait mangé du lièvre.

— Quel poncif, dit M. Laraut. Le lièvre est un animal gai.

— Vous êtes dans l'erreur, interrompit l'autre d'un ton sentencieux. La Fontaine, qui connaissait bien les bêtes, a dit du lièvre :

*Cet animal est triste et la crainte le ronge.*

— Permettez-moi de vous dire, Mon-

sieur, que La Fontaine n'y entendait pas grand'chose. Il tenait cette assertion de Phèdre, qui la tenait d'Esopé, qui la tenait lui-même de l'Inde, d'où elle avait été rapportée par les colonies grecques.

Le percepteur essayait de discuter, mais il avait en M. Laraut un adversaire redoutable.

— Au lieu de tirer vos arguments de citations que rien ne justifie, interrogez les vieux chasseurs. Ils vous diront que le lièvre est folâtre. Souvent même il étonne les paysans par l'extravagance de ses cabrioles. Le soir, quand il se croit à l'abri du danger, il batifole dans les éteules, les champs de betteraves ou les luzernes, avec une fantaisie déconcertante. Il gambade, disparaît, bondit, file comme le vent, rebondit, s'assied sur le derrière, agite les oreilles et semble s'amuser comme une petite folle.

— Vous ne me direz tout de même

pas, que le lièvre n'est pas peureux.

— Pourquoi est-il peureux ? Parce qu'il se sauve quand un plus fort l'attaque ? Mais l'homme en fait autant à l'occasion et l'on peut affirmer qu'il ne le fait pas toujours aussi judicieusement ! Il faut distinguer entre la fuite occasionnée par une terreur folle, injustifiée, et celle qui est prise pour se sauver d'un péril évident. Il faut aussi examiner la manière dont elle est conduite. Xénophon et les dix mille n'ont jamais été taxés de lâcheté et la tactique militaire enseigne qu'une retraite bien effectuée exige plus d'habileté, plus d'art et plus de sang-froid que bien des victoires célèbres. Or, le lièvre opère avec un sang-froid remarquable. Lorsque la hase a des petits, elle n'hésite pas à faire une longue fuite, afin d'écartier les chiens du lieu où ils sont. Le lièvre poursuivi ménage ses forces, court avec méthode, exécute toutes sortes de manœuvres compli-

quées et savantes pour dérouter ses bourreaux. S'il n'y est pas parvenu, il n'hésite pas à revenir sur ses pas, à couper et à recouper la piste et ne va droit que quand il est serré de trop près. Il reprend sa course entrecroisée dès qu'il le peut, soit au bois, soit en plaine, franchit les obstacles, traverse les haies, de manière à retarder les poursuivants. Il embrouille l'écheveau de ses lacets, disperse son fumet et, quelquefois, n'hésite pas à marcher vers les chiens qui, le nez à terre, dans le brouhaha de la chasse, ne l'aperçoivent point et le laissent passer.

Le percepteur ne trouvant plus à répondre, s'en alla, humilié, un peu vexé.

Je reconduisis M. Laraut. Il était plein de son sujet.

— Loin d'être lâche, le lièvre est belliqueux. Voluptueux et individualiste, il guerroye sans cesse contre ses voisins. Il ne supporte pas de rival.

N'avez-vous jamais vu deux lièvres se disputant une hase?

— Non. Je n'ai guère vu de lièvre vivant-qu'au bout de mon fusil.

— Tirez-les un peu moins, observez-les un peu plus. C'est entre eux un combat à la vie et à la mort, à moins que l'un d'eux, éreinté, rossé, fourbu, n'abandonne à l'autre et le terrain et la belle, pour s'expatrier. Ils sont héroïques et dignes des anciens preux. Si la victoire hésite à se décider en faveur de l'un ou de l'autre, ils font trêve, comme Roland et Olivier, et se reposent à quelque distance, pour reprendre, à la tombée du soir, le combat acharné.

— C'est remarquable, en effet.

— Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est lorsque les rivaux sont en nombre plus grand. La lutte se poursuit sans trêve ni merci, quelquefois jusqu'en plein jour. Et l'arrivée du chasseur ne les détermine pas toujours à abandonner le champ d'honneur.

L'amour les transporte, et mourir pour leur belle leur paraît un sort plus enviable que le salut. L'amour est chez eux plus fort que la mort. Ce sont des paladins, qui errent toujours comme ceux de l'hégire et des temps glorieux et tumultueux du christianisme.

Nous étions arrivés à sa porte.

— Venez-vous chasser demain avec moi? me dit-il.

J'acceptai. Il me laissa tirer. Il ne lâchait son coup que lorsque la bête n'avait été que blessée par moi. Quand c'était un petit que nous levions, il me suppliait de l'épargner. Quelquefois le chien tombait en arrêt. C'était un levraut au gîte. Il empoignait son « pointer » par le collier et me disait, d'un ton suppliant :

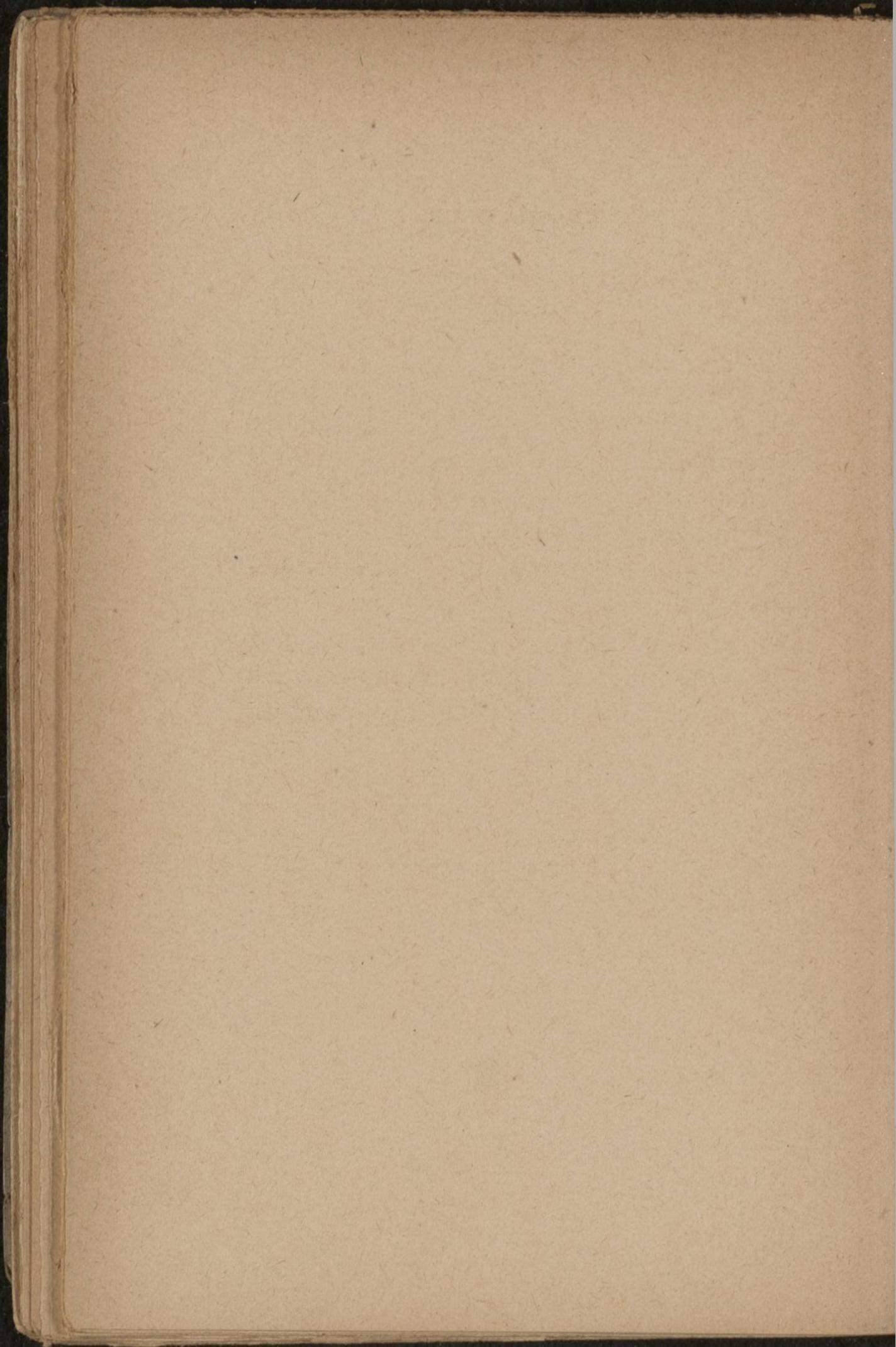
— Ne dérangeons pas cette bestiole. Regardez-la comme elle est jolie. Observez comme elle est à l'aise dans son abri, où il fait frais par ce soleil qui chauffe, où il ferait sec s'il pleuvait, où

elle ne sentirait pas un souffle si l'ouragan balayait la campagne.

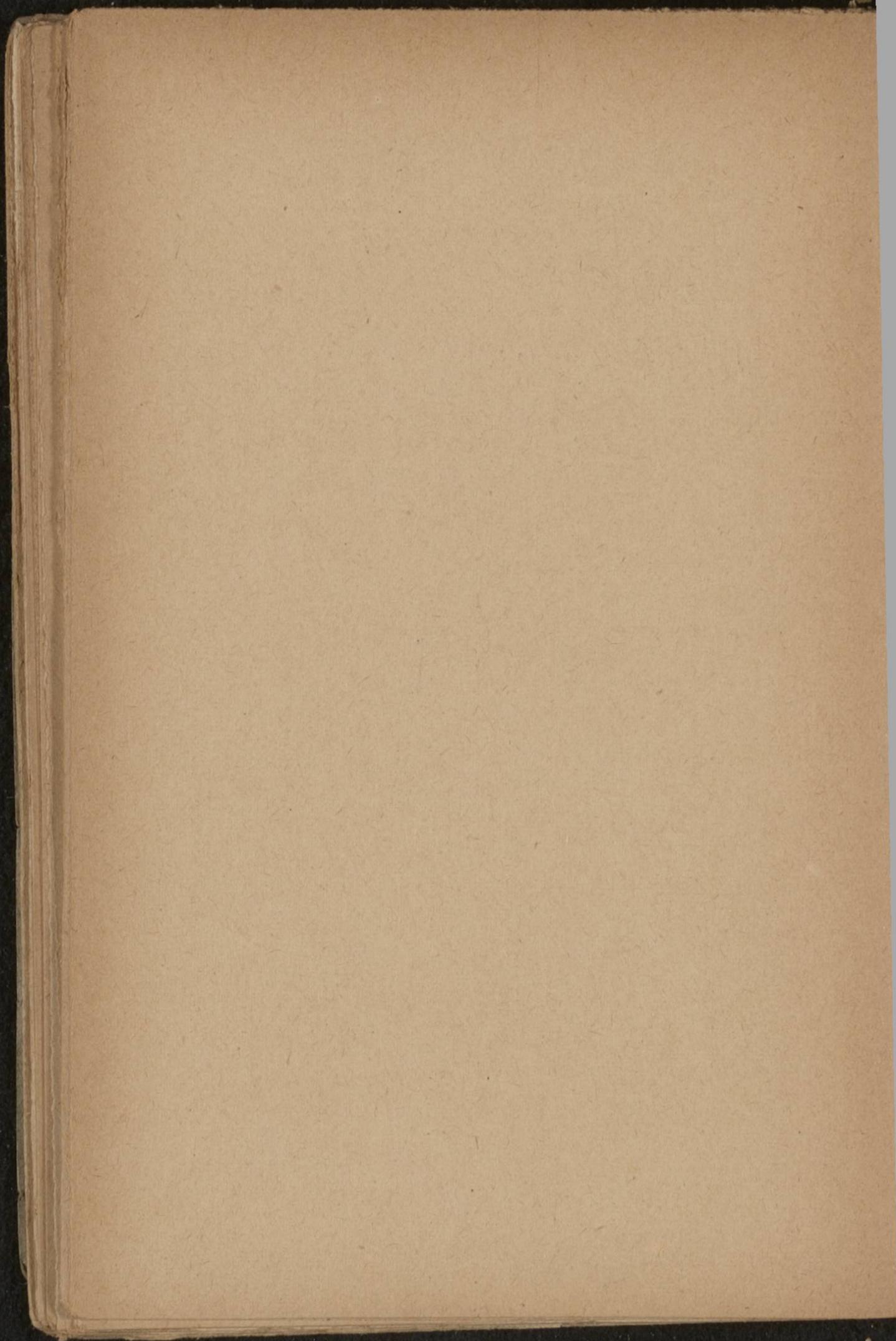
Et il avoua qu'après avoir aimé, comme moi, la chasse pour le meurtre, il avait fini par s'intéresser tellement aux petites bêtes des champs et des bois, qu'il avait toute la peine du monde à leur envoyer du plomb.

— Je ne tire plus que les vieux lièvres, car on s'étonnerait trop à la ferme si je rentrais le carnier vide. Ne répétez pas au village ce que je viens de vous confier, car on me prendrait pour un fou.





LES FOURMIS



## LES FOURMIS

---

Depuis quelques années, le feuillage des chênes est malade. Le roi de nos bois n'apparaît plus aussi verdoyant que par le passé. Il reste roussâtre en plein été, alors que toute autre végétation resplendit autour de lui. Ses bras tourmentés menacent le ciel et, de ses feuilles déchiquetées, il ne subsiste plus que la nervure. Des collines entières que couvrent les arbres sacrés sont déjà parées des teintes de l'automne. Ce sont des tons splendides, mais tout de même des tons de deuil et de mort. On dirait que la terre épui-

sée n'envoie plus vers leurs cîmes le suc générateur.

— Ce sont les chenilles, me dit le garde-forestier, qui les ont envahis. Devant l'invasion, les règlements sur l'échenillage sont inopérants. Il n'y a pas moyen de venir à bout de cette vermine. Les chênes en sont mangés.

La contagion, en effet, est parfois terrible. Et ne faut-il pas craindre qu'un jour les géants, submergés par les larves, ne périssent sous leur nombre, privés des organes par où ils aspirent la lumière vivifiante?

— Les miens, me dit un voisin de campagne, ne sont pas atteints; il me semble même que je n'en ai jamais vu la verdure aussi luxuriante. Venez les voir. Je vous montrerai ce qui les protège.

Et nous partîmes vers sa demeure, une maison de pierre grise, à volets blancs et verts, bâtie récemment à l'orée d'un bois, sur un plateau d'où

l'on domine deux coudes de la rivière tortueuse. Nous traversâmes la cour où grouillaient les nombreuses volailles d'une basse-cour très variée : poulets, canards, oies, dindons, pintades, paons, faisans. Il y avait même des perdreaux, couvés par une poule, et qui jouaient avec les poussins. Ils étaient protégés, par de forts treillis, contre les incursions des blaireaux, des renards, des éperviers et des corbeaux.

Le bois commençait au bout du jardin. Des légions de grandes fourmis sortaient de grandes fourmilières. D'autres y rentraient chargées de butin. Elles remplissaient le sentier.

— Voilà, dis-je à mon compagnon, un voisinage un peu importun pour un jardin comme celui-ci. Si vous n'y prenez garde, elles envahiront vos plates-bandes et dévasteront vos parcs. Que ne les détruisez-vous ?

— Je m'en garde bien. D'abord, elles

me sont nécessaires pour mes jeunes faisans et pour mes perdreaux. C'est dans ces mottes de terre où elles déposent leurs œufs qu'ils trouvent la nourriture préférée. Et puis, ce sont ces grandes fourmis qui protègent mes arbres.

Nous entrâmes dans le bois. Arrivés aux chênes, mon compagnon m'arrêta.

— Regardez, me dit-il, en me montrant un tronc rugueux.

Par escouades, par pelotons, par compagnies, par bataillons, par régiments, les insectes montaient à l'assaut de cette tour couronnée de branches tortueuses et de feuillage. Il y en avait des files interminables, des légions, des myriades. L'arbre en était d'un noir doré.

Je les suivais des yeux jusque dans les rameaux; j'en voyais sur les feuilles même.

— Vous allez voir. C'est le moment. Attendez, ne bougez plus.

Au bout d'un instant, il y eut comme une pluie autour de nous. En y regardant de près, je vis que c'étaient de petites chenilles vertes qui tombaient des branches du chêne.

— Ne soyez pas si pressé, attendez, dit mon compagnon. Vous allez voir la suite.

Une fois à terre, les larves étaient emportées par les fourmis, car dès que les ouvrières infatigables avaient précipité leur proie dans le vide, elles se laissaient choir pour rentrer aussitôt dans leur antre avec le butin. Elles ressemblaient à des reîtres couverts d'acier noir regagnant leur aire après le pillage.

Tandis que j'admirais l'ingéniosité, l'audace, la force, l'intelligence, l'esprit d'organisation et la parfaite discipline de ces bestioles, mon homme me dit :

— Vous l'avez vu, ce sont elles qui protègent les chênes. Si l'on ne s'obsti-

nait pas à les détruire, nos bois ne seraient pas ainsi ravagés. Mon jardinier voulait passer la fourmilière au pétrole, je m'y suis opposé pour mes faisans et mes perdreaux. Elles m'ont rendu service. Du temps que nous aillions à l'école, l'instituteur eût fait de cette petite histoire un conte moral ayant pour titre : « Un bienfait n'est jamais perdu ».

Quelques jours après, je vis la bonne de l'ami des fourmis passer en courant devant ma fenêtre. Elle entra en tourbillon chez le cordonnier. Je vis que celui-ci rassemblait à la hâte ses béquilles pour accompagner la fille affairée.

Croyant à un malheur, je les suivis.

Mon voisin et son jardinier étaient occupés à examiner des ruches.

— Venez voir, me cria-t-on, ces sacrées fourmis ont fait des leurs.

Je fus mis au courant du drame.

Mon voisin avait fait venir des mou-

ches à miel. Pendant son absence, le jardinier, à qui cela ne plaisait guère avait placé les rayons au bout du jardin, contre le bois. Or, les abeilles volaient affolées autour des ruches, cependant que les grosses fourmis se promenaient comme chez elles sur le plateau de bois et entraient dans le royaume du miel. Après un court conciliabule, le cordonnier, qui s'y connaissait, enleva le couvercle d'une des deux ruches. Les fourmis en avaient chassé les abeilles. Celles qui avaient voulu résister à l'invasion avaient succombé sous le nombre. On voyait leurs cadavres coupés en deux jonchant les galeries. Maintenant les guerrières noires faisaient bombance dans la cité prise d'assaut et buvaient l'hydromel de la victoire. Il y en avait par bataillons. Dans l'autre ruche, la résistance, mieux organisée, durait toujours; quelques fourmis y avait pénétré, mais les abeilles avisées avaient barricadé l'entrée de leur demeure. Il

nous fut facile de chasser les intruses. Mais dans la première, cette opération ne put se faire sans endommager quelque peu les rayons.

Quand tout fut rentré dans l'ordre, on transporta les ruches le plus loin que l'on pût des fourmilières.

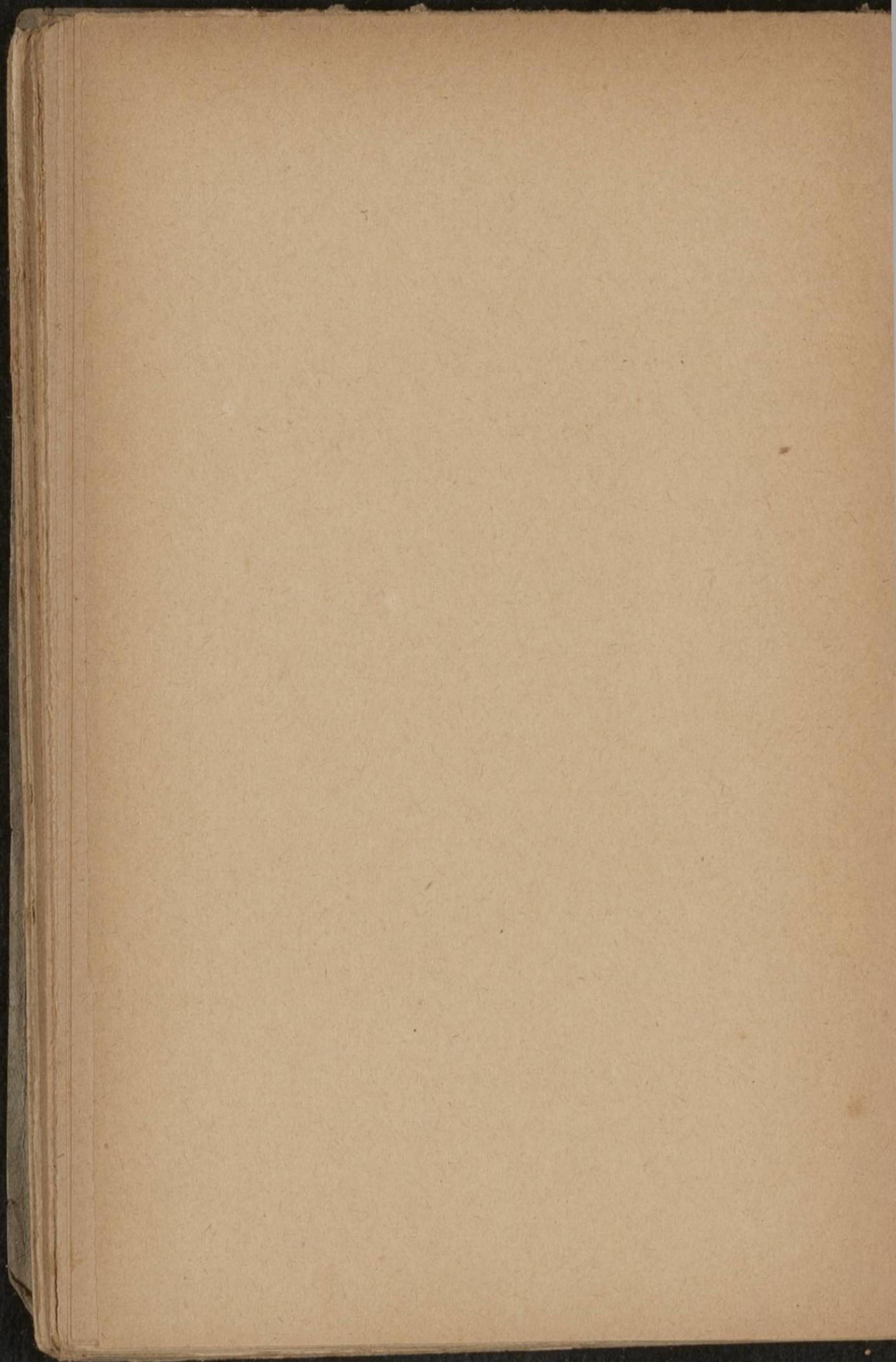
Jamais Désiré le cordonnier n'avait entendu parler d'un cas semblable.

— Dans une ruche prospère, dit-il, cela ne se serait point passé de la sorte.

Cependant mon voisin, entiché des fourmis, concluait à leur supériorité, et comme les bergers de Virgile, Damète et Ménalque, ils disputèrent longtemps de ce sujet, disant tous deux des choses fort judicieuses, si bien que je ne sus à qui décerner la palme.



LE BONNETEUR



## LE BONNETEUR

---

D'où vient-il? Du champ de courses, de la pègre, des deux à la fois? Il vient de plus loin. Ce n'est pas, comme on le pense quelquefois, un produit des grandes villes, il s'épanouit tout autant, et même davantage, dans les campagnes. Il arrive du fond des temps, car c'est un des nombreux cryptogames de la bêtise humaine. Depuis l'invention du parapluie, il a trouvé sa forme définitive et, si j'ose dire, son symbole.

Qui ne connaît le bonneteur? Tout le monde l'a vu, tout le monde sait ce

que c'est et cependant on se laisse toujours prendre à son boniment insidieux. Les gens même qui n'ignorent plus aucun de ses trucs, ne lui résistent pas, tant il sait toucher juste le ressort qui fera déclancher notre volonté. Paysan, ouvrier, bourgeois, voyageur se font duper par lui, car il s'adresse à toutes les classes de la société. Tous sont égaux devant le bonneteur.

La police le traque. Mais elle a beau faire. Le bonneteur bénéficie de la complicité de ses victimes; elles le dissimulent aux regards du garde-champêtre, des gendarmes ou de l'agent: elles l'aident à se cacher. Il est fort populaire. On y tient à l'égal d'une tradition et, par là, il appartient au folklore.

Par quelle séduction opère-il?

Le voilà ! Il ouvre son parapluie, le pose à terre et étale ses trois cartes sur l'alpaga bien tendu. Vous le voyez? Eh

bien, ce n'est pas seulement le nigaud qui va être attrapé, ce sera peut-être vous, cher monsieur, vous qui vous croyez fort malin.

Le bonneteur ne réussit pas toujours du premier coup, mais il ne revient jamais bredouille; il finit par rencontrer le naïf qui croit que l'on peut s'enrichir sans se donner de peine. Il excite la convoitise du campagnard rapace; il soulage la bourse de ceux qui viennent de gagner aux courses; il achève de vider le porte-monnaie de gogos qui ont perdu et espèrent se refaire.

Un parapluie et trois cartes sont ses seuls instruments de travail. Il n'a rien d'autre. Trois cartes : deux noires et une rouge. Il les manipule, les fait voltiger, place la rouge entre les deux noires de manière à la bien laisser voir.

— Où est la rouge? s'écrie-t-il. Dix francs à qui met le doigt sur la rouge? A qui la rouge? Ne répondez

pas tous à la fois, chacun aura son tour.

— En voilà un de lourdeau, se dit-on, il va se faire plumer rapidement.

Un doigt s'est posé sur la carte, tandis qu'on se presse autour du parapluie.

— La rouge, c'est bien la rouge, dit le bonneteur. Vous avez gagné. Voilà vos dix francs.

L'auditeur croit saisir une nuance de désappointement, de tristesse et de regret dans le son de sa voix, mais est obligé de reconnaître qu'il ne lésine pas.

De nouveau, les cartes voltigent sur la calotte du parapluie. Encore une fois, la place où se trouve la rouge n'est douteuse pour personne.

— A qui la rouge? Qui prend la rouge? Pas tous à la fois, n'est-ce pas?

— La voilà, dit un spectateur en la désignant du doigt. A moi les dix francs!

C'est bien elle. Le bonneteur sort dix francs de sa poche, tandis qu'on s'émerveille autour de lui.

— Il retournerait les cartes qu'on ne les verrait pas moins aisément, se dit-on.

— Bonne affaire. Profitons-en!

Toute l'assistance est conquise. Chacun veut exploiter la jobardise du bonhomme et s'octroyer quelques tunes à ses dépens. Celui qui joue au bonneteau n'est pas plus honnête que le bonneteur. L'un spéculé sur la bêtise de l'autre, c'est pourquoi le dupé n'est pas à plaindre.

Admirons, au contraire, chez le bonneteur, l'intuition qu'il a de la psychologie humaine. Avec cette intuition et cette dextérité de mains que tout être, qui n'est point manchot, peut acquérir en quelques jours d'exercice, il assure sa quotidienne et ses menus plaisirs.

Chacun veut maintenant participer

au jeu. On ne s'est point dit que les deux premiers gagnants sont des compères, tant il y a de naturel dans leur attitude.

— Attention, voilà le troisième tour!

Les cartes voltigent de nouveau. La rouge est comme un phare entre les deux noires. Elle glisse, disparaît, reparaît en un long jet de pourpre.

— A qui la rouge?

Cette fois, il n'a plus besoin de répéter la demande : dix voix répondent à la fois. On se bouscule autour du parapluie.

— C'est vingt francs, dit le bonneteur, faites la mise.

Le joueur ne demande pas mieux.

— Entendu, s'écrie-t-il.

Et il met le doigt sur l'une des cartes. Ce n'est pas la rouge.

— C'est le pharmacien, mon cher monsieur, dit le bateleur, d'un air de condoléance goguenarde.

Ainsi appelle-t-on, en langue verte, le valet de trèfle.

Le louis est empoché et quelques autres à la suite.

Le bonneteur, après avoir laissé gagner ses compères, propose un enjeu de quarante francs pour permettre aux perdants de se refaire. Peut-on être plus accommodant? Et il y a des jobards qui marchent pour deux louis.

— Une, deux, trois, tout dans les mains, rien dans les poches! C'est bien vu et bien tenu! Deux louis à qui mettra le doigt sur le vieil as de cœur, cher aux amoureux!

Le parieur regarde, suit l'éclair pourpre, croit mettre l'index sur la rouge. Encore une fois, c'est ce maudit pharmacien!

Le truc n'est pas compliqué. Il est même probable que c'est sa simplicité qui assure son succès.

Il y a trois cartes : as de cœur, valet de trèfle, dix de pique : Pourquoi ces

trois-là? C'est ce qu'on ne sait. Le bonneteur les dispose dans cet ordre sur le parapluie. Il les prend, une dans la main droite, deux dans la main gauche. Mais en les replaçant, il laisse glisser la carte de dessous, que tient la main gauche, avant celle de dessus: valet de trèfle, as de cœur, dix de pique. Il reprend : dix de pique, as de cœur, valet de trèfle. Puis il laisse tomber: valet de trèfle, dix de pique, as de cœur, qui eût dû tomber second. Il a fait glisser la troisième carte au lieu de la seconde, retenue par le pouce. Il reprend encore: nouveau glissement entre le dix de pique, et l'as de cœur, qui se trouve reporté le dernier à gauche. Troisième fois: as de cœur, valet de trèfle, dix de pique.

Où est l'as de cœur?

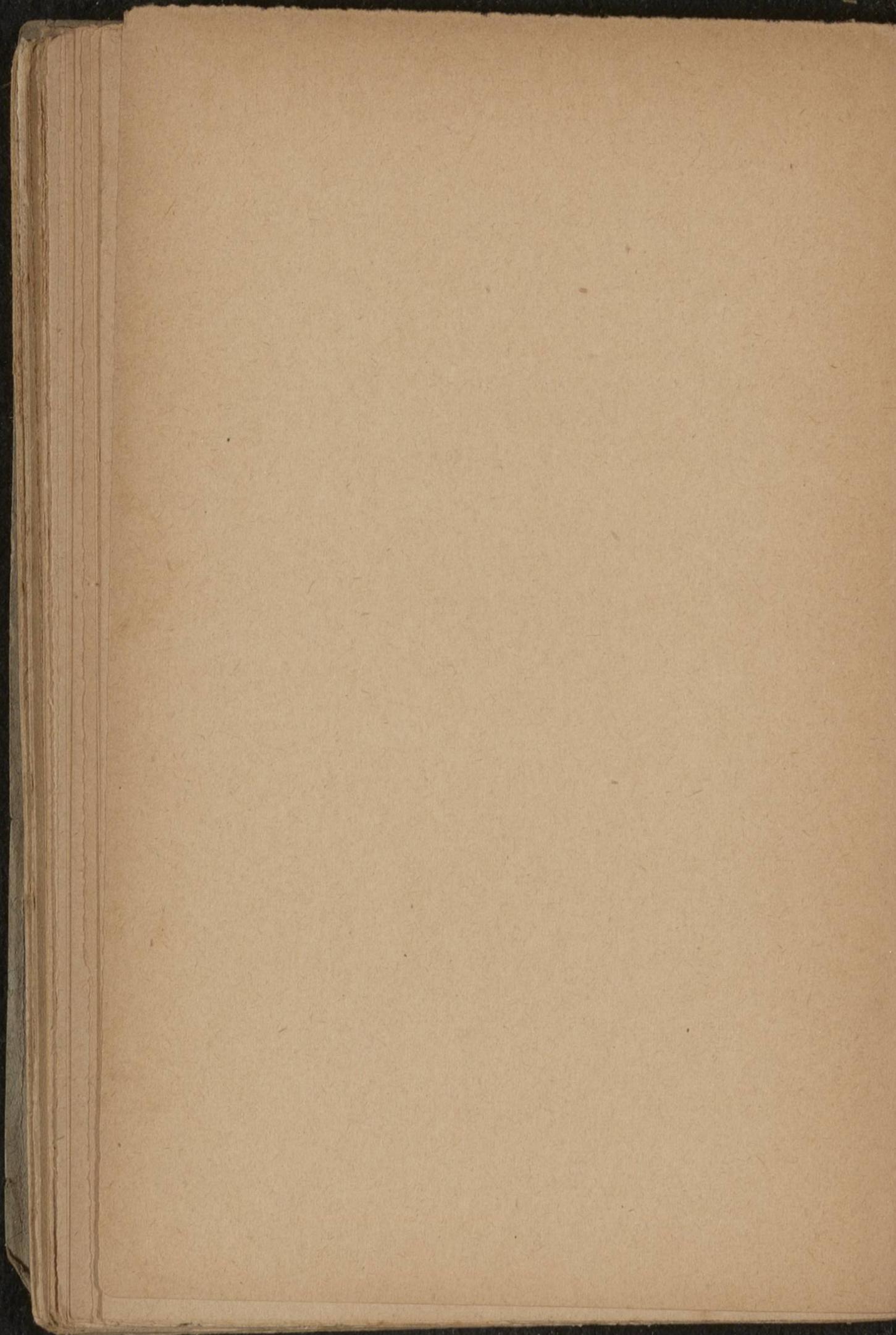
Le parieur l'a suivi d'un œil perfide; il l'a senti tomber à l'extrême droite et y porte un doigt rapide. Pas du tout! C'est le dix de pique! L'as de

cœur est parti à gauche. Et le tour est joué.

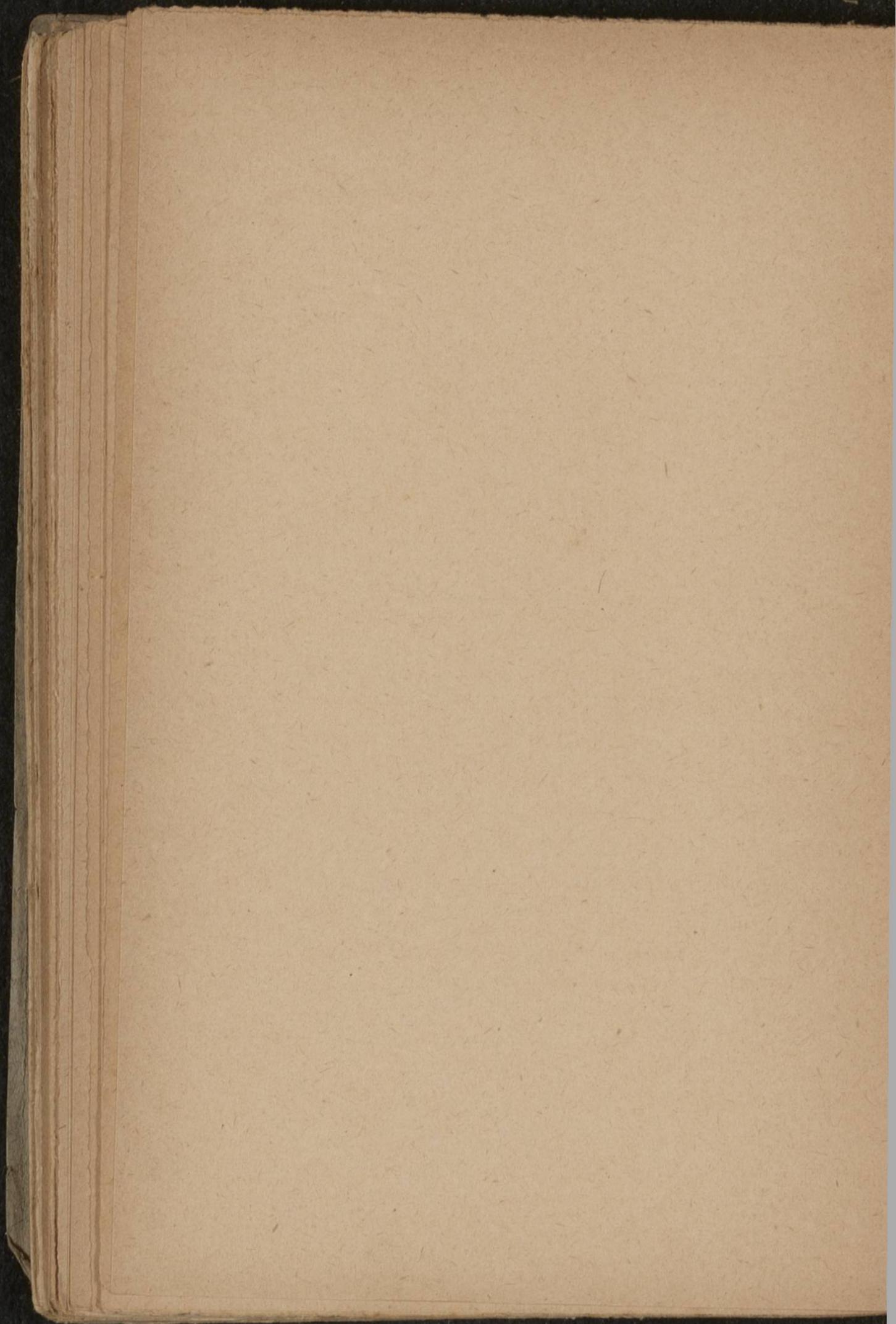
Le badaud a voulu tromper son homme et c'est lui qui est refait.

Je vous le demande encore: Faut-il le plaindre? A-t-il vraiment le droit de crier au voleur?





LA PRINCESSE  
D'ESPINOY



# LA PRINCESSE D'ESPINOY

---

Depuis longtemps, l'empereur Charles-Quint avait ressenti les premiers dégoûts du pouvoir. Il avait repoussé Soliman IV, poursuivi Khaïr-Eddin Barberousse jusqu'en Afrique, refoulé les anciens dominateurs de l'Espagne loin des côtes méditerranéennes, ajouté aux conquêtes d'Oran et de Bougie, faites sous son prédécesseur, l'occupation de Bone, de Bizerte, de Sousa, de Monastir, pris la Goulette et Tunis. Il possédait les principaux points de l'Afrique septentrionale qui faisaient

face à ses Etats, depuis le royaume de Grenade jusqu'au royaume de Sicile.

Mais il était fatigué de la toute puissance. Certes, il n'avait pu ramener l'Allemagne, soulevée par Martin Luther, au catholicisme, et son autorité n'y était point ce qu'il eût souhaité, mais on ne peut dire que la fortune eût ébranlé sa confiance par des revers, ni que ses forces fussent réduites par ses infirmités. Il n'était au-dessous de sa tâche ni par la vigueur de l'esprit ni par l'activité du corps, ni par la constance de la félicité.

Il n'attendait, pour résigner l'autorité suprême, que le moment où son fils fût en état de tenir le sceptre devenu pour lui le symbole de la servitude.

Ses sœurs Eléonore et Marie, lui avaient écrit souvent pour combattre ses projets. Elles estimaient qu'il n'y avait personne qui pût accorder tant d'intérêts divers et contenir tant d'impatiences, d'oppositions, de révoltes,

Elles espéraient avoir au moins retardé l'accomplissement de la grande résolution de leur frère, quand on apprit que Philippe d'Espagne s'était embarqué à Barcelone avec Charles-Quint qui venait le faire reconnaître comme successeur dans ses Etats.

Marie de Hongrie s'apprêta donc à recevoir dans sa bonne ville de Binche, où elle résidait, son impérial frère et son royal neveu, avec une magnificence digne du plus grand potentat de l'univers.

Elle hâta l'achèvement du pont à Buses-Arques qui devait lui amener les eaux dans son parc et fit décorer toute la ville.

Il y eut des cortèges somptueux, des cavalcades et un tournoi donné en l'honneur du prince Philippe, qui avait la prétention d'être un écuyer accompli. On lui prépara donc, dans le haut-pré du château, lequel touchait alors aux abords de la Grand-place de

Binche, un élégant carrousel et la reine Marie convia tous les seigneurs du pays pour rendre la fête d'autant plus agréable aux illustres voyageurs.

Là, l'infant d'Espagne, héritier des Pays-Bas, rencontra beaucoup de ceux qui devaient, durant son règne, lui résister avec un courage indomptable et une opiniâtre énergie : le comte de Bueren, dont la fille unique, Anne de Bueren, héritière de son immense fortune, épousa par la suite Guillaume de Nassau, prince d'Orange, Antoine de Lalaing, comte de Hoogstraeten, Floris de Pallent, comte de Culembourg, Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, le prince d'Espinoy et Philippe de Montmorency, comte de Hornes.

Déjà, il y avait eu des froissements entre les Espagnols et les Flamands. Le Taciturne s'était fait excuser et le comte d'Egmont avait prétexté une indisposition.

Parmi les autres seigneurs qui de-

meurèrent fidèles au roi, on remarquait le duc de Croy, le seigneur de Chimay, le sire de Noirdcarmes, le baron de Molembaix, le comte de Walhain, le baron de Leuze, seigneur d'Irschonwez et le seigneur de Jeumont. Il y avait tant de hauts personnages du pays, qu'il faudrait, pour en faire la nomenclature, citer tout l'armorial de nos provinces.

Pendant huit jours, du 22 au 31 août 1549, ce ne furent, à Binche, que festins, bals et tournois. Les populations des pays voisins accouraient pour voir ces fêtes royales.

La reine Marie de Hongrie, qui avait remarqué que la noblesse hennuyère, brabançonne et flamande, était blessée par la morgue des hidalgos de Philippe, cherchait à panser les blessures d'amour-propre et à conquérir pour son neveu l'affection des hobeaux des Pays-Bas.

Elle s'ingéniait à lui fournir les

occasions de se montrer courtois et aimable envers ses futurs sujets.

Le duc d'Aerschot, commandant de l'escorte de l'Empereur, s'était déjà plaint à elle de la fâcheuse impression produite sur les Belges cordiaux et hospitaliers par les dédains de Ruy Gomez de Sylva et Alvarès de Toledo et elle s'employait à les faire oublier. Ces grands d'Espagne ne parlaient que le Castillan et méprisaient ouvertement ceux qui n'étaient pas de leur nation.

Peut-être Marie avait-elle le presentiment des guerres religieuses qui allaient ensanglanter nos provinces et les désunir. Elle se fit pressante auprès de son neveu.

Les Belges s'étaient toujours montrés fort loyalistes envers leurs « princes naturels », un peu de bonne grâce de ceux-ci les avait toujours ralliés à la dynastie bourguignonne.

Le dernier jour du tournoi, Marie

avait mis, pour prix de la plus belle passe, un gros diamant, et ce joyau semblait destiné à récompenser l'adresse de Philippe.

La reine suggéra à son neveu l'idée d'en faire hommage à l'une des dames de la Cour, à Christine de Lalaing, princesse d'Espinoy, dont la beauté égalait la noblesse. Elle espérait que, par ce geste, les petits froissements des jours précédents seraient oubliés et que les seigneurs belges s'en iraient apaisés dans leurs châteaux, mais Philippe ne voulait rien faire sans l'assentiment de ses deux conseillers et le duc d'Alva semblait peu disposé à la conciliation. Toutefois, à l'injonction de Charles-Quint, qui aimait sa sœur, le prince annonça à la reine qu'il ferait comme elle le désirait, si le sort lui était favorable.

La foule se pressait autour du camp, les tribunes étaient comme des parterres de fleurs, les héraults embouchaient les trompes étincelantes, les

maréchaux du camp donnaient le signal de l'entrée en lice.

Divers chevaliers ayant rompu les lances, Philippe, à son tour, franchit la barrière. Son cheval était noir, son armure noire, son casque noir surmonté d'un panache jaune, couleur de la Castille. Ce noir cimité de jaune était d'une rare et sobre élégance. A cette vue, la foule poussa des cris de joie, mais le royal chevalier dédaigna de lui faire l'aumône d'un salut.

Après plusieurs passes que l'assistance bienveillante applaudit avec chaleur, Philippe fut déclaré vainqueur du tournoi.

Et pour satisfaire au désir de la reine, il alla offrir le bijou à la princesse d'Espinoy, mais il le fit de mauvaise grâce, sans dire une parole à la dame puis se hâta de regagner sa place.

La famille royale s'étant retirée, chacun présenta ses hommages à Christine de Lalaing et la complimenta, sauf

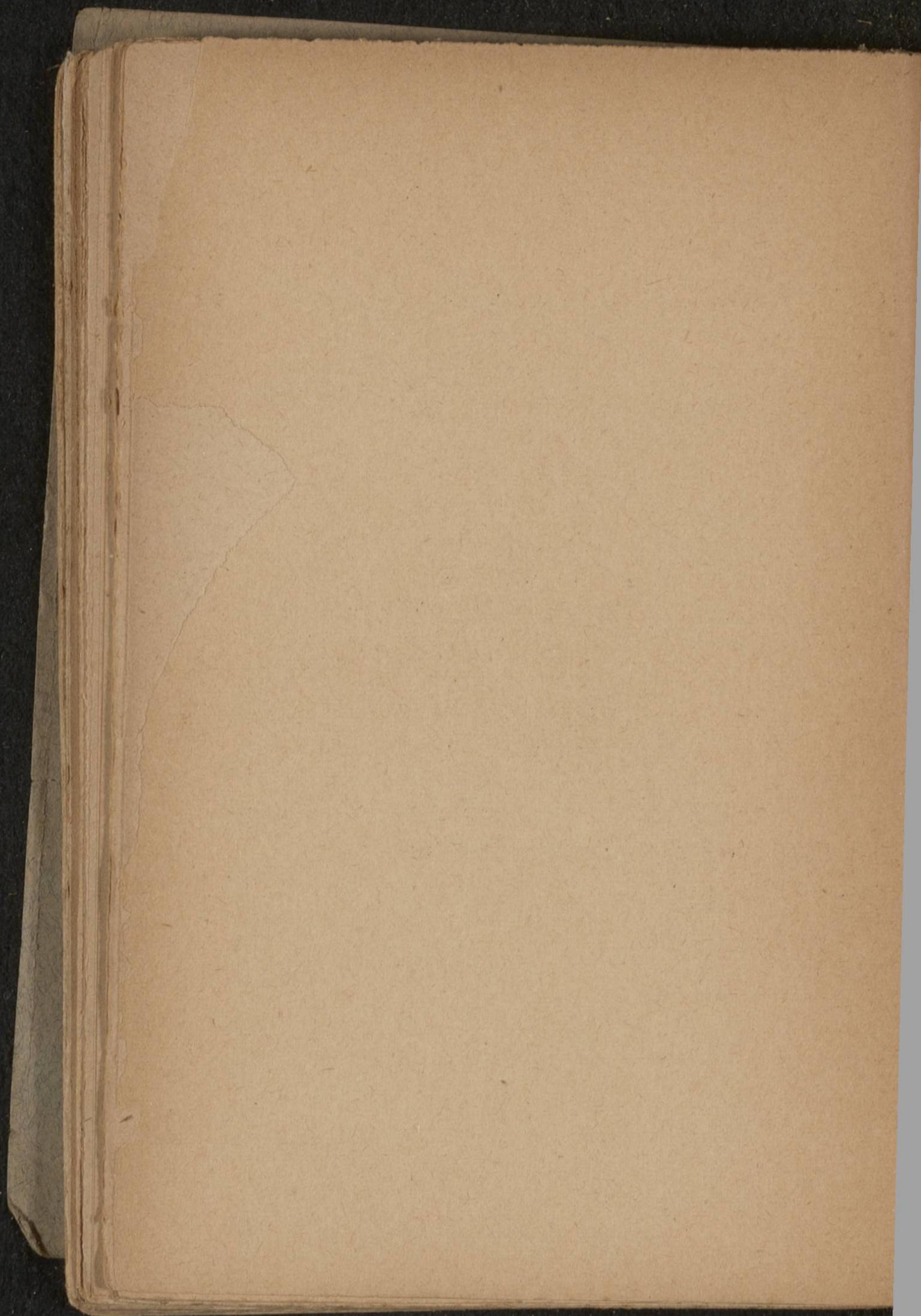
les deux Espagnols, qui ne daignèrent pas se déranger.

L'affront du prince, accentué par ses courtisans, souleva l'indignation générale. Le mécontentement alla empirant pour aboutir au Compromis des Nobles, puis aux guerres religieuses.

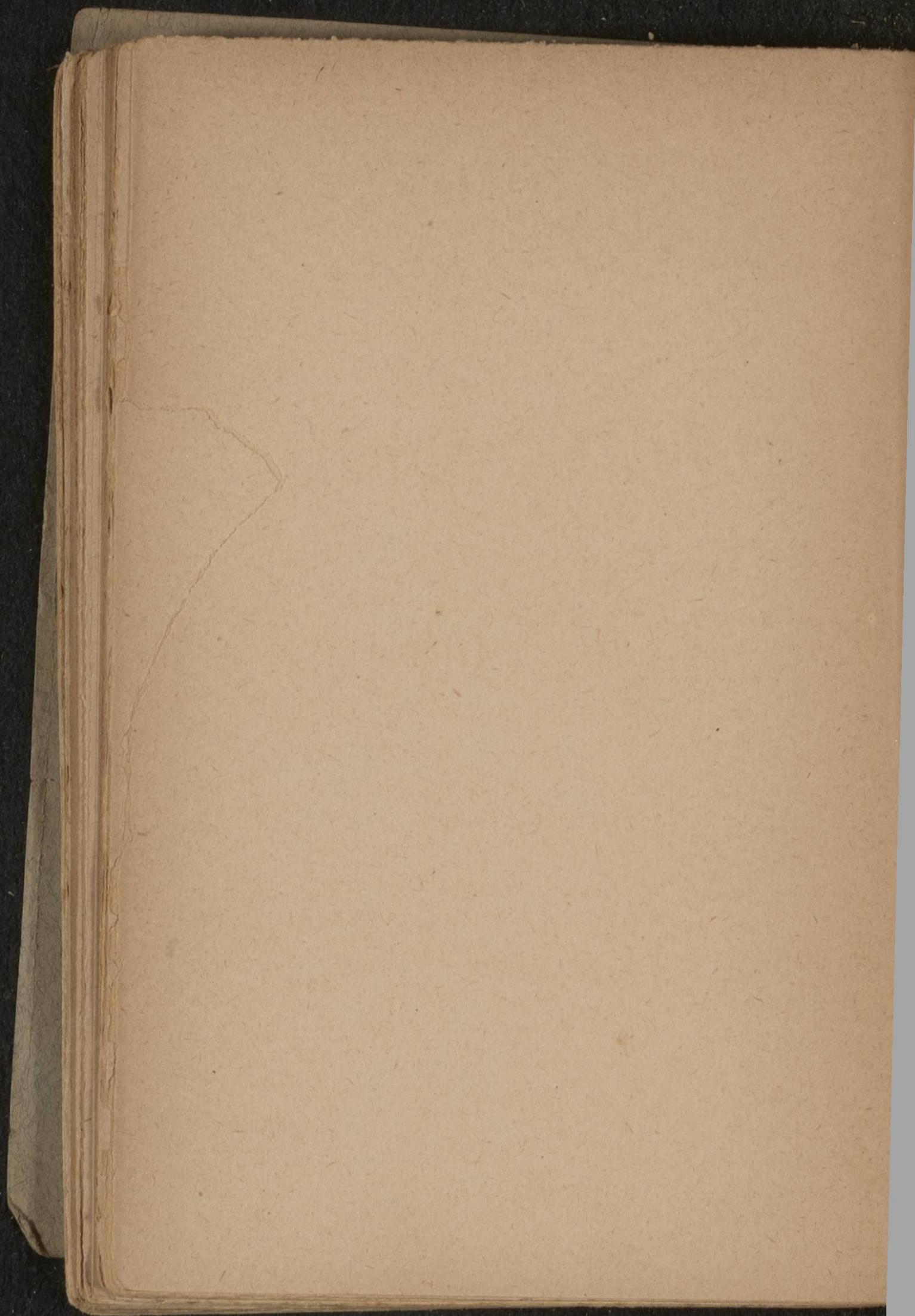
Quant à la belle Christine, elle n'oublia point le procédé. La haine couva lentement, mais sûrement dans son cœur. Cette haine la soutint, lui donna le courage viril, la science d'un chef de guerre, la haussa jusqu'à l'héroïsme. Son rôle au siège de Tournai la classa parmi les grandes héroïnes de l'histoire.

Et Philippe II sut ce qu'il peut en coûter de blesser l'amour-propre d'une femme.





VIEUX SOUVENIRS



## VIEUX SOUVENIRS

---

Quand je pense aux anciens jours, je me souviens d'un vieux grenier où il y avait des peaux de renard, de chevreuil et de blaireau, une guitare, un cor de chasse, une clarinette et des ustensiles hors d'usage.

Mon émoi quand je vis pour la première fois le soleil, glissant de la tabatière à travers les bois enchevêtrés de la charpente, éclairer la poussière qui bleuissait le vernis de la guitare et réveiller le cuivre lumineux du cor de chasse! La clarinette ne témoignait au beau rayon d'or qu'un enthousiasme

modéré; d'allure plus bourgeoise, elle ne présentait ni le mystère élégant de la guitare, ni l'éclat héroïque du cor, et elle n'avait pas même l'excuse de la simplicité, car elle était, à l'encontre des deux autres, surchargée d'atours; une prétention de clefs, de contre-clefs, de soupapes, de crochets, oh la là, ma chère, que d'embarras!

La guitare, aimable et facile, me donna tout de suite un son. Et mon doigt, glissant sur les quatre cordes, un accord charma les vieux ais vermoulus et fit rire les échos depuis longtemps assoupis du grenier. Enchanté d'entendre renaître ces voix du passé, le monde invisible me révéla sa présence et des myriades d'atômes se mirent à danser dans le rayon du soleil.

Le cor de chasse qui, d'abord, ne voulait rien savoir, me lâcha un couac retentissant auquel succéda un silence profond, comme si un coup de tonnerre eût déchiré la paix harmonieuse du

vieux grenier. Il me fit plusieurs fois la même farce, mais, peu à peu, il se montra plus amène, se laissa séduire et finit par me livrer toute son âme. Et comme il ne s'était donné qu'avec discernement, après avoir éprouvé la force de mon souffle et la souplesse de ma langue, je l'aimais d'un amour complaisant, car en lui c'était un peu de moi-même que j'aimais.

Quant à la clarinette, elle résista imperturbablement à toutes mes séductions. J'eus beau lui souffler dans le bec, dans le pavillon, dans toutes les ouvertures, je vous le dis comme c'est arrivé, je ne parvins pas à en tirer le moindre soupir. J'eus beau m'arrondir les joues à me faire sortir les yeux de la tête, comme mon cousin Julien qui aspirait à devenir clarinette-solo dans l'harmonie du village, je n'obtins aucun résultat. Voilà pourquoi j'eus, pour la clarinette, un mépris qui engendra des conflits entre mon cousin et moi.

Aujourd'hui que le temps a un peu émoussé chez moi cette ardeur de haïr, je considère la clarinette avec plus de bienveillance; divers contes me l'ont rendue moins antipathique et le bon Erckman-Chatrian m'a presque réconcilié avec elle.

De cette rencontre dans le vieux grenier est née en moi une tendre sympathie pour les instruments de musique. Leur mystère ne nous a-t-il point troublé de tout temps? Qui n'a pas crevé son tambour pour découvrir par quoi cet instrument fait tant de bruit? Si dès l'enfance nous mettons tant de passion à chercher leur âme, c'est que nous avons la croyance instinctive et vivace qu'ils en ont une.

S'il est une chose qui nous semble d'origine divine, c'est la musique, car elle est dans tout, comme l'a dit Victor Hugo. Quand je vois un instrument de musique, j'ai peine à croire que ce

soit un homme qui l'ait inventé et je pense à la légende allemande :

Lorsque le bon Dieu est descendu pour la création des hauteurs du Ciel, des anges portaient des pierres, de l'eau, de la mousse, des arbres, de la terre, des plantes. Pendant qu'ils travaillaient, semaient, plantaient, d'autres chantaient en s'accompagnant d'instruments. Les anges musiciens jouaient de si douces mélodies que les étoiles arrivaient du fond de l'éther bleu pour les écouter. Mais comme le Seigneur achevait son œuvre, des éclairs sillonnèrent les nuées, la foudre éclata, la terre trembla. C'était le diable qui faisait tout ce vacarme, croyant mettre le bon Dieu en colère. Les anges furent si effrayés qu'ils laissèrent tomber leurs instruments, qui se dispersèrent sur la terre encore vierge, les uns dans les eaux, les autres dans les vallées, les plaines et les bois. Quand le vent souffle, n'entendons-nous pas chanter

des harpes invisibles? N'est-ce pas tout ce qu'elles ont dit aux hommes qui a créé la poésie?

Les instruments, on ne les aime pas seulement pour le mystère divin qu'ils recèlent en leurs tuyaux ou dans leurs caisses de bois verni, mais aussi pour les formes pittoresques qu'ils affectent, depuis le piston jusqu'à l'ophicléide, depuis la primitive épinette jusqu'à nos orgues monumentales.

Si le cor a absorbé tout l'héroïsme musical, c'est le violon qui témoigne le plus de sensibilité. Ma vieille guitare apportée d'Italie par je ne sais quel ancêtre, conserve encore quelque voix, bien que son bois en soit fendu en un endroit où elle reçut un horizon, tandis que l'*Amati* ne se consolait point d'avoir quitté le pays natal. Quelle touchante leçon de chose!

Jacques Stainier, le célèbre luthier, regardait un jour un colporteur qui

déballait, avec sa pacotille, un violon. Intéressé, il lui parla.

— Je le tiens d'un mendiant à qui j'ai fait l'aumône; il est ensorcelé. Je ne parviens pas à en tirer un son, répondit le porte-balle.

Stainier acheta l'instrument et lui consacra ses soins. Tous les matins, il allait s'asseoir avec lui dans les bois de sapins, espérant que leurs senteurs balsamiques lui rendraient le son. Les violons, pensait-il, sont comme les gens, ils ont des maladies dont ils meurent, et sont sensibles à toutes sortes d'influences.

Mais, chose étrange, le violon restait silencieux et, à son tour, le jeune luthier était atteint de consommation. Comme il dépérissait dans le climat du Nord, il résolut d'aller chercher sa guérison au pays du soleil et partit pour l'Italie. A peine avait-il franchi les monts qui font un rempart naturel à la péninsule, que le violon se mit à gémir doucement

comme quelqu'un qui se réveille d'un long sommeil. A Crémone, où il avait vu le jour, l'instrument retrouva toute sa sonorité.

Comme un être humain, il portait en lui la nostalgie du pays natal.

*Sunt lacrymae rerum!* disait l'ineffable Virgile, ce qui veut dire que les choses aussi ont une sensibilité. Elles portent en elles une âme mystérieuse, nostalgique et dolente qui souvent se réveilla pour moi dans le vieux grenier tandis qu'un beau rayon d'or passant à travers la lucarne faisait danser des myriades d'atômes et zigzagait dans l'enchevêtrement des charpentes.



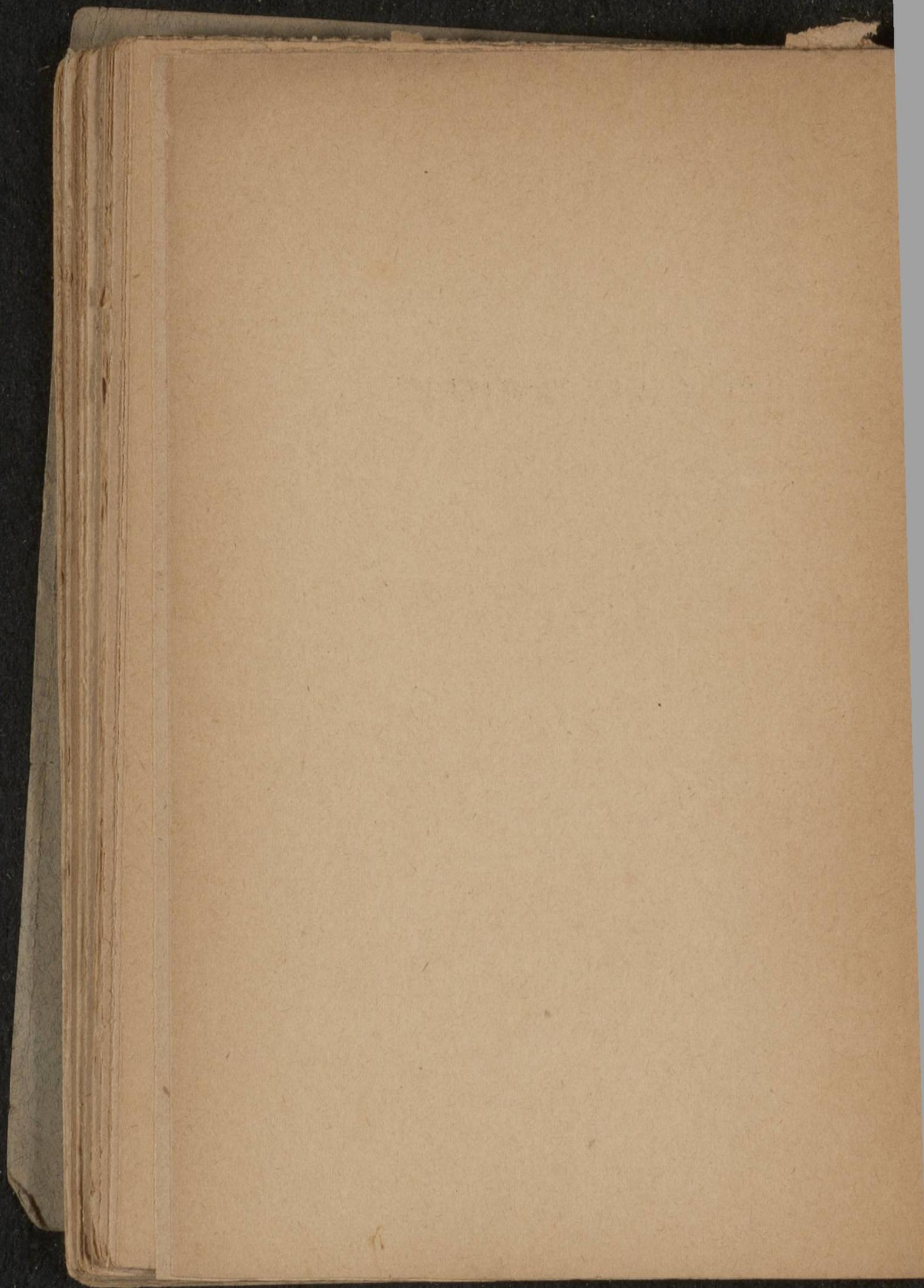
FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
LE MÉCANICIEN . . . . .	7
LES HIRONDELLES . . . . .	19
AU MOUTON NOIR . . . . .	35
LE MARTIN-GALET . . . . .	47
LE CHEMINEAU . . . . .	63
UN CHASSEUR . . . . .	75
LES FOURMIS . . . . .	87
LE BONNETEUR . . . . .	97
LA PRINCESSE D'ESPINOY . . . . .	109
VIEUX SOUVENIRS . . . . .	121

---



DU MÊME AUTEUR :

Chants des jours lointains.  
Vers l'Espoir.  
Les amants de Taillemark.  
La ronde du trouvère.  
Larmes en fleurs.  
Mes tonnelles.  
Histoire mirifique de saint Dodon.  
Jeux de cœur.  
Maison d'or.  
Nos rustres.  
Le joyau de la mitre.  
Têtes de houille.  
Mihien d'Avène.  
Contes de Sambre-et-Meuse. (Un Dixain.)  
Guidon d'Anderlecht.  
Les farces de Sambre-et-Meuse. (Un Dixain.)  
L'abbé du Potie.  
Contes choisis de Sambre-et-Meuse. (Un Dixain.)  
Io-ié, bec de lièvre.  
Le petit manuel de l'amateur de bourgogne.  
Quatre artistes liegeois.  
La petite reine blanche.  
La Thudinie.  
Victor Rousseau.  
Historiettes de Wallonie. (Un Dixain.)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Camille Lemonnier.  
Le maugré.  
Us et coutumes de Wallonie.  
Les manches de lustrine.

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



1909

**Désiré HALLET**

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

3, RUE CHARLES II (MONTAGNE)

CHARLEROI